John Carter Brown

6. not on Rich
p. 343.

DESCRIPTION

DES

TERRES MAGELLANIQUES

ET DES PAYS ADJACENS.

Partie I.

DESCRIPTION

DES

TERRES MODELÉES ET

ET DES VASES PEINTS.

PARTIE I.

---

ex libris Walckenaer

DESCRIPTION

DES TERRES MAGELLANIQUES

ET DES PAYS ADJACENS.

Par Falkner

*Traduit de l'Anglois par M. B**ourrit.*

PARTIE I.

A GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART.
Et à PARIS,
HÔTEL LANDIER, N°. 5. Rue Haute-Feuille,
au coin de celle Poupée.

M. DCC. LXXXVII.

DESCRIPTION
DES TERRES
MAGELLANIQUES
ET
DES PAYS ADJACENS.

A LAUSANNE;
Chez JEAN-PIERRE HEUBACH & Comp.

M. DCC. LXXXVII.

JOHN CARTER BROWN

INTRODUCTION.

Je ne me propoſe point de donner une deſcription du Chili, telle que la donna Ovales ; je me borne à en décrire les parties que j'ai vues, & qui ſont les moins connues en Europe.

J'ai cependant conſulté des hommes inſtruits & des voyageurs ; j'ai raſſemblé & fait un précis des récits des habitans de ces contrées & des Eſpagnols, qui ayant été faits priſonniers dans ces lieux, y ont vécu pluſieurs années & ont enſuite obtenus leur liberté. Entre le grand nombre de perſonnes que j'ai conſultées, je citerai

le fils du Capitaine *Manſilla*, de Buenos-Ayres, qui fut captif pendant ſix ans parmi les Tehuelhets, & qui a parcouru la plus grande partie de leur pays; je citerai encore le grand Cacique *Cangapol*, qui réſidoit à Huichin ſur la riviere Noire. Ce chef étoit appellé par les Eſpagnols, le *Cacique Bravo*; il étoit grand & bien proportionné. Il me parut avoir ſept pieds & quelques pouces; en me levant ſur les pieds, je ne pouvois atteindre au haut de ſon front. Je le connoiſſois intimément, & j'ai fait quelques voyages avec lui.... Je me rappelle d'avoir vu un Indien d'une taille plus haute encore; il le ſurpaſ-

soit d'un ou deux pouces. Son frere qui s'appelloit *Sausimian*, avoit environ six pieds. Les Patagons ou Puelches sont un peuple de grande taille & bien proportionné; mais je n'y ai point entendu parler de cette race giganteſque dont on faiſoit tant de bruit autrefois. J'ai vu cependant des hommes de toutes les différentes tribus de l'Amérique méridionale.

Toutes mes propres obſervations, tout ce que j'ai recueilli d'autres perſonnes, s'accordent à donner à cette contrée plus d'étendue de l'orient au couchant, que ne lui en donne la Carte de Mr. Danville. Il ne m'appartient pas de le concilier avec les re-

lations des Indiens, ni avec ce que j'ai pu obſerver moi-même relativement à la diſtance entre différentes villes ; je laiſſe ce travail aux Géographes. Mais je dirai que je penſe qu'il s'eſt trompé, même dans ce qui concerne les poſſeſſions Eſpagnoles, en faiſant la diſtance entre les villes de Cordova & de Santa-Fé, moindre de quarante lieues qu'elle n'eſt en effet. Le chemin qui conduit de l'une à l'autre eſt dans une plaine unie ; où l'on ne voit pas s'élever la plus foible éminence. Cependant aucun courrier n'entreprendroit d'y aller en moins de quatre ou cinq jours ; & les courriers font en général, dans

cette contrée, vingt lieues & plus dans un jour.

J'ai fait moi-même le voyage de Córdova à Santa-Fé, ainsi que celui de l'une & l'autre de ces villes à Buenos-Aires, & je crois pouvoir assurer que la distance est telle que je viens de le dire.

Je ne crois pas qu'aucune personne capable ait fait des observations de longitude dans ces contrées, pour déterminer la différence du méridien de ces deux villes de l'Amérique méridionale; & les erreurs des Géographes qui font ce continent plus étroit qu'il n'est, viennent peut-être de la difficulté que les navigateurs trouvent

à faire des reconnoiſſances exactes en faiſant voile autour du cap Horn ; la variété & la violence des courans ne le leur permettent pas. On en trouve une deſcription particuliere dans le *Voyage* de Don Ulloa dans l'Amérique méridionale.

DESCRIPTION
DES TERRES MAGELLANIQUES
ET DES PAYS ADJACENS.

CHAPITRE I.

Du sol & des productions de la partie la plus méridionale du continent de l'Amérique.

Le district de la ville de St. Jago del Estero, dans la province de Tucuman, est un sol plat, sec & sablonneux. La plus grande partie en est couverte de bois épais, qui commencent à cinquante lieues au midi

de cette ville, & s'étendent juſqu'au diſtrict du Tucuman qui en eſt à 30 lieues au nord. Du côté du levant, ils ſont bornés par la Rio Dulce, dans une étendue de vingt milles; & du côté du couchant juſqu'au Chaco qui en eſt éloigné de plus de ſoixante milles. Il y a ſi peu de chemins ouverts dans ce diſtrict, & ceux qui le ſont, ſont ſi fréquemment inondés par les rivieres Dulce & Salado, (la riviere Douce & la riviere Salée), qu'il y a peu de communications & point de commerce. Les habitans ſont obligés d'abattre les bois pour y ſemer leur chacras. Derriere ces bois, à l'eſt, vers les montagnes de Rioïa & celle de la vallée de Catamarca, ſont de vaſtes plaines couvertes de pâturages abondans; mais où l'on ne trouve point de rivieres, point de ſources, point de lacs ou étangs d'eau douce qui ſoient conſtans:

les eaux de pluie y en forment dans les saisons pluvieuses ; mais ces lacs sont bientôt desséchés, & alors ceux qui les traversent sont en danger d'y périr de soif. Le grand nombre de croix qu'on y a élevées & qu'on y voit çà & là, prouvent combien de gens y ont été les victimes de leur témérité, en se hazardant à faire ce dangereux voyage. Cette vaste contrée s'étend à près de quatre-vingts lieues, des montagnes de Cordova à celles de la vallée de Catamarca ; on l'appelle la *Travesia de Quilino & Ambergasta.*

Malgré ces désavantages, le sol n'en est pas stérile, lorsqu'il est bien cultivé ; il produit des melons musqués, des melons d'eau d'une grosseur prodigieuse & d'un fumet plus agréable qu'aucun de ceux qui croissent dans ces contrées. Ceux du Tucuman sont plus gros encore ; mais l'hu-

midité du ſol les rend preſque inſipides. Le bled y croît en grande quantité, & on l'envoye à Cordova, ou à Buenos-Aires. Le coton y proſpère, & l'indigo en fut autrefois une des plus grandes richeſſes; mais la négligence des habitans l'y a laiſſé dépérir. On y recueille une petite quantité de cochenille ſur une eſpece d'opuntia épineux & bas, qui ſe multiplie de lui-même, & qu'on trouve auſſi dans les bois, ſans culture. Il y proſpéreroit davantage, s'il étoit cultivé & préparé comme il l'eſt à Quito, & en d'autres lieux du Pérou. Le ſol produiroit, ſi l'on y donnoit quelques ſoins, quelque culture, des pêches, des figues & des dates.

Les arbres fruitiers qu'on y voit croître naturellement, ſont l'algarrova, le miſtol, le channar & le molie, avec quelques autres qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

L'algarrova eſt un grand arbre, de la groſſeur d'un chêne ordinaire : ſon bois eſt fort, durable & très-grené ; ſes feuilles ſont petites & feſtonnées ; pluſieurs croiſſent enſemble autour d'une tige commune, voiſines & oppoſées les unes aux autres, de maniere que dix ou vingt de ces feuilles ſemblent n'en compoſer qu'une. Ses fleurs ſont petites, d'une couleur foible & blanche, diſpoſées en grappes comme celles des groſeilles, mais plus petites & plus ſerrées ; à ces fleurs ſuccédent de longues coſſes comme celles des pois, mais moins larges. Ces coſſes ſont de deux eſpeces, l'une blanche & l'autre noire ; la derniere eſt plus étroite, mais a un goût plus agréable. Avant qu'elles ſoient arrivées à leur maturité, la coſſe eſt verte, & eſt fortement aſtringente ; elle fait ſentir ſur la langue une âpreté ſinguliere,

lorſque le fruit eſt mûr, il eſt d'une douceur peu commune ; mais il exhale une odeur forte, déſagréable, ſemblable à celle de la punaiſe.

Cet arbre eſt une eſpece d'acacia ; il reſſemble à l'acacia arabique, on le trouve en grande abondance dans ce pays ; les habitans en font de grands amas, ſon fruit eſt leur aliment le plus commun, celui ſur lequel repoſe le plus leur ſubſiſtance. Ils réduiſent ce fruit en farine & la mêlent quelquefois avec celle du bled d'Inde : lorſqu'ils la délaient dans de l'eau froide, ils appellent cet aprêt *anapa*. La farine ſeule eſt gommeuſe, s'attache & forme des maſſes ; ils en font des gâteaux, ou des pains quarrés qu'ils conſervent pour leur nourriture : c'eſt ce qu'ils appellent du *patay*. De cette coſſe concaſſée, ils font une liqueur forte, ou leur chica, en la laiſſant infuſer pen-

dant douze ou vingt - quatre heures dans une ſuffiſante quantité d'eau froide ; elle y fermente, & devient une boiſſon qui étourdit, enflamme, & cauſe des ivreſſes dangereuſes. On peut tirer beaucoup d'eſprit de cette chica ; mais les habitans ne ſont pas aſſez adroits, aſſez inſtruits pour réuſſir dans cette opération.

Plus au midi cet arbre ne devient pas auſſi grand, & dans le pays de Tehullets, il dégénére en un petit arbriſſeau qui n'a que trois pieds de hauteur. J'ai vu donner le fruit de cet arbre comme un remede, préparé en patay ou en chica, & j'ai remarqué qu'il produiſoit de bons effets dans les conſomptions qui proviennent de ſueurs extraordinaires, & dans l'éthiſie : ces maladies mêmes ſont rares chez ceux qui ſe ſervent de ce fruit en aliment.

Il y a dans ce pays une ſeconde eſpece

de cet arbre qui m'a paru le véritable acacia des Arabes. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de l'algarrova ; mais ſes fleurs & ſes fruits ſont différents : les premieres ſont d'une belle couleur jaune, petites, raſſemblées en un bouquet rond, & exhalent un parfum aromatique ; les coſſes qui leur ſuccedent ſont épaiſſes, noires, renfermant des ſemences ſemblables à la lentille, mais plus dures. Elles ont une qualité gommeuſe, un goût fort & aſtringent : mêlées à la couperoſe, elles donnent une encre fort noire, une teinture de cette couleur pour le drap & le linge, & c'eſt principalement à cet uſage que les habitans s'en ſervent. Le bois de l'arbre eſt ferme & dur, d'un rouge plus foncé que celui de l'algarrova ; il en ſuinte une gomme qui paroît exactement la même que celle d'Arabie.

Il y en a une troiſieme eſpece qui n'a point une tige ſi élevée, dont la coſſe eſt d'un rouge obſcur, tirant ſur le brun ; ſon goût n'eſt ni doux ni aſtringent ; les habitans en font de la chica, avec laquelle ils ſe guériſſent de la maladie vénérienne : c'eſt un bon ſudorifique, & j'en ai vû de bons effets dans les maladies qui demandent en Angleterre qu'on excite la ſalivation.

On a vu une quatrieme eſpece de cēs arbres : elle produit une coſſe plus large, plus forte, d'une couleur rouge, plus foncée qu'aucune des précédentes. C'eſt dans le Chaco qu'on le trouve. Ses fruits ſont aſtringens & balſamiques ; ils exhalent une odeur forte comme celle du bois de cyprès ; le miſſionnaire qui m'en apporta, me dit que l'arbre qui les porte eſt gros, épineux, & ſans feuilles. J'ai vu

en effet que ces fruits étoient balsamiques, un vulnéraire astringent, & pouvoient être de grand usage en médecine, au moins dans les applications extérieures. . . . .

Le mistol est, dans ce pays, un arbre bas, noueux & tortu ; dans les climats plus chauds il devient plus grand & plus droit ; dans les plus froids, comme au midi de St. Jago, il ne croît point du tout. Les Américains s'en servent pour faire des lances, parce que c'est un bois pesant & dur. Il porte des fruits de couleur rouge, gros comme la chataigne d'Europe : la partie extérieure est mince, & renferme un noyau fort dur. Les habitans naturels du pays mangent l'écorce & l'espece de chair qui recouvre le noyau : ils en font aussi de la chica qui est alors une liqueur fort douce.

Le channar dans les climats chauds eſt un grand arbre bien touffu ; il l'eſt moins dans le pays dont nous nous occupons, & bien moins encore dans ceux qui ſont plus au ſud ; ſes branches ſont tortues & épineuſes ; ſon tronc eſt toujours vert, & a une écorce mince, ſemblable à du parchemin ; elle féche, ſe détache, tombe, & il lui en ſuccède une nouvelle. Il donne un bon feu, & du bon charbon ; le bois en eſt dur & ferme, d'une couleur jaunâtre. Les Américains s'en ſervent principalement pour faire des étriers ; mais il pourroit être utile, ce ſemble, à bien d'autres uſages, & ſur-tout pour bâtir. Ses feuilles ſont petites & ovales, ſon fruit reſſemble à celui du miſtol ; mais il n'eſt pas auſſi dur, ni d'une couleur auſſi rouge : on fait le même uſage de l'un & de l'autre.

Le molie eſt un grand arbre qu'on ne

trouve point dans la partie méridionale du Tucuman. Le bois en eſt d'un grain très-fin, & très-beau ; mais il eſt de peu d'uſage, parce qu'il eſt ſujet à être rongé des vers. Il y en a de deux eſpeces. L'une a la feuille plus grande que l'autre ; la premiere égale celle du laurier ; mais tous les deux ſont des arbres toujours verds, leurs feuilles broiées ſervent de tan pour préparer de belles peaux de bouc qui ſont une des richeſſes du pays. De leur tronc ſuinte beaucoup de gomme qui ſert au même uſage que l'encens, & qui eſt fort odoriférante. Celui à grandes feuilles produit abondamment un fruit noir, qui lorſqu'il eſt mûr, a une peau d'une belle couleur d'un bleu clair, preſque blanc ; il eſt de la groſſeur d'une groſeille, pluſieurs croiſſent enſemble autour du même endroit de la branche, ainſi que des ceriſes.

Ils ſont encore plus doux que ceux de l'algarrova, & quand on les a fait bouillir dans l'eau, ils donnent un extrait ou ſyrop, qui laiſſe une impreſſion de chaleur dans la bouche: infuſé dans l'eau, il fait une chica plus forte que celle de l'algarrova, mais qui a le même goût, la même odeur: l'ivreſſe qu'elle occaſionne dure ordinairement deux ou trois jours, & donne aux yeux de ceux qui s'y livrent un air ſauvage, un regard enflammé; cet effet prouve la force & la quantité d'eſprit qu'il renferme.

Ces contrées nourriſſent pluſieurs autres arbres beaux & utiles, d'une grande hauteur, & qui croiſſent principalement dans de profondes vallées & dans les enfoncemens des hautes montagnes: tels ſont le quiabrahacho rouge & blanc, le viraro, le lapacho, le cèdre, le timbo, le chataignier ſau-

vage, le laurier & le ſaule. Ce dernier y devient très-haut, très-épais; mais on n'en fait aucun uſage.

Le quiabrahacho rouge ou blanc, ſont les mêmes arbres qu'on nomme *briſe hache*, ou *bois de fer*, à cauſe de leur extrême dureté; ils croiſſent dans les bois qui s'élevent dans les contrées unies au nord de Cordova. A S. Jago, ils ſont de la hauteur de 25 à 30 pieds, fort droits, & gros à proportion. Le blanc a les feuilles ſemblables à celles de notre bouis, mais un peu plus large, & munies d'une pointe aigue & épineuſe: le bois eſt très-reſſemblant au bouis, mais au centre il eſt d'une couleur rouge: c'eſt un très-bon bois, d'un grain fin, mais fort caſſant, difficile à travailler, & d'une peſanteur ſinguliere. Le rouge paroît fort différent de celui-ci: les feuilles croiſſent comme

celles de l'autre, mais il eſt plus haut & ſon bois plus peſant encore que celui de quiabrahacho blanc : ſa couleur eſt auſſi rouge que le ſang ; il ne peut être travaillé que pendant qu'il eſt vert ; car ſi on le garde quelque tems, il devient enfin ſi dur que nul inſtrument ne peut l'entamer. Sa dureté, ſa couleur le rendent ſi ſemblable au marbre rouge, qu'il eſt difficile de l'en diſtinguer.

Le viraro produit un bois blanc, ſemblable à notre orme ; il fournit du bois de charpente, on le travaille avec facilité, & il dure longtems.

Le lapacho eſt un des bois les plus utiles de ces contrées ; je n'en ai jamais vu l'arbre ſur pied ; j'en ai ſouvent vu des pieces différentes déja travaillées, des poutres de 24 à 27 pieds de long, qu'on devoit envoyer en Eſpagne, pour conſtruire des

moulins à huile. Ce bois eſt d'un verd-obſcur, il a un bon grain, & eſt moins caſſant que le quiabrahacho, qu'il ſurpaſſe encore en dureté & en peſanteur.

Le cèdre y eſt ſemblable à ceux d'Europe ; le timbo en eſt une eſpece ; il eſt plus groſſier & croît ſur les bords des rivieres.

Le chataignier ſauvage eſt fort haut, il étend au loin ſes branches touffues : j'en ai vu qu'on avoit apporté du Tucuman tout équarriés & travaillés qui avoient 36 pieds de long : il ne porte point de fruit connu ; ſes feuilles ſont celles de notre chataignier ; mais un peu plus grandes. Dans quelques-unes des vallées profondes qui ſillonnent les chaînes des montagnes, j'ai vu des cèdres & des chataigniers ſauvages qui me parurent avoir 50 à 60 pieds de haut, & dont le tronc étoit auſſi droit qu'une flêche. Tous ces arbres croiſſent ſans

culture, avec beaucoup d'autres bois de charpente qui ſont excellens, & dont la plupart ſont hériſſés d'épines. Parmi ces derniers, il ne ſera pas mal à propos de citer le lanza, qu'on appelle ainſi parce les Américains en font des piques & des lances. Le bois de cet arbre eſt de couleur jaune, & fournit les meilleurs eſſieux pour les chariots & les voitures.

Les habitans cultivent beaucoup d'arbres à fruits qui croiſſent ſauvages dans le Paraguai; tels ſont les limoniers & les orangers, doux & aigres. Les pêches, ſoit cultivées, ſoit ſauvages, y ſont en grande abondance. Dans le territoire de Cordova & de Mendoza, on cueille des pommes & des poires de pluſieurs eſpeces; des grenades, des abricots, des ceriſes, des prunes. En quelques parties les figues croiſſent ſans culture, ou du moins en

demandent peu : telle eſt la figue Indienne.

Ces contrées produiſent auſſi du vin ; mais ſeulement dans quelques parties privilégiées ; tels ſont les territoires de Mendoza, de Rioïa, & de San Juan : c'eſt là qu'on cultive la vigne avec ſoin, ainſi que dans celui de Cordova & la vallée de Catamarca où l'on remarque quelques vignobles. Le vin qu'on y recueille ſe conſomme en partie dans le pays par les particuliers, & en partie ſe tranſporte à Buenos-Aires, à Tucuman, à Salta, à Injuy, &c.

Cette facilité s'achete quelquefois aſſez cher, & le ſera toujours davantage, parce que le vin paye de peſantes taxes dans les villes où on l'envoie.

Le bled, & preſque toutes ſortes de grains, ſont cultivés dans ce pays, & y proſpérent ſur-tout dans les juriſdictions de Cordova, St. Jago & Rioïa, lorſque

l'eau n'y manque point ; le froment réuſſit fort bien encore dans celles de Buenos-Aires & de Santa-Fé, ſi l'année n'eſt pas trop ſéche. Cet article pourroit former un grand objet de commerce; les contrées ſituées au ſud en produiroient bien davantage ſi les naturels du pays pouvoient ſe réſoudre à le ſemer. Les Moluches ſeuls nettoyent un peu la terre ſans la labourer, & moiſſonnent auſſi bien qu'ils le peuvent avec leurs couteaux. Le ſol du Tucuman eſt trop humide pour que le bled y réuſſiſſe; mais ſes habitans recueillent une grande quantité de maïs ou de bled d'Inde, & ils l'échangent contre le bled de S. Jago.

Un des principaux articles du commerce de S. Jago eſt la cire & le miel. On les trouve abondamment dans les bois vaſtes qui s'étendent ſur la rive oppoſée de la riviere Salado. La plus grande quantité de

ces objets utiles se recueille dans le tronc caverneux des arbres qui périssent de vieillesse ; il se vend dans toutes les provinces voisines. On y trouve encore une sorte de miel qu'on appelle alpamisque ; c'est la provision que se prépare une fort petite abeille , & qu'elle accumule dans des creux au sein de la terre même, là où le sol est pierreux ; son goût est aigre-doux ; c'est un fort bon diurétique , & sur-tout un remede très-estimé pour la pierre & la gravelle.

Une autre richesse de ces contrées , & qui est considérable, quoiqu'elle y soit encore inconnue ou du moins sans utilité, c'est le salpêtre. Il pourroit y être recueilli en fort grande quantité si on cessoit de l'y négliger. On y trouve une étendue de deux cent cinquante lieues en longueur , & de quarante à cinquante

en largeur, qui eſt couverte d'un ſol ſalé. Cette plaine commence à environ douze lieues au nord des montagnes de Vuulcan, & s'étend en largeur juſqu'au cap St. Antoine. Elle couvre toute la juriſdiction de Buenos-Aires, au ſud & à l'oueſt de Rio de la Plata, laiſſant Cordova vers le couchant, & traverſe tout le territoire de Santa-Fé juſqu'à la ville de Corriente, à la jonction des rivieres fameuſes de Paraguai & de Parana. Dans cette partie, ſa largeur eſt telle qu'elle comprend toute cette partie du diſtrict de S. Jago, ſituée ſur la rive occidentale de la riviere Dulce, & toute la contrée unie & plate de Riga, juſqu'aux limites de la vallée de Catamarca. Dans tout ce vaſte eſpace, les ruiſſeaux, les rivieres qui l'arroſent prennent un goût ſaumâtre en courant ſur ce ſol ſalé; on n'en peut boire

les eaux qu'après qu'elles ſe ſont mêlées à celles du Parana. Toutes les ſources qui naiſſent dans cette étendue ſont plus ou moins ſalées. Mais les rivieres qui deſcendent des montagnes de Cordova, du Tucuman, de Choromoros, & d'Anconquixa, fourniſſent des eaux excellentes lorſqu'elles jailliſſent de leurs ſources; elles continuent à l'être pendant pluſieurs lieues; mais les unes vont ſe perdre, les autres dans le Parana, dans des lacs ſalés. On tire une grande quantité de ſel de la terre même, on l'employe à l'uſage particulier de la ville d'Aſſomption dans le Paraguai; il paroît qu'on en tire une plus grande abondance encore dans le voiſinage de Rioia & S. Jago. Après une ondée de pluie, la terre paroît blanche, couverte comme elle l'eſt du ſalpêtre, & le pied qui la preſſe, ſont l'impreſſion du

froid qu'il lui communique. On peut le recueillir alors avec une broſſe ou avec une plume, mais toujours mêlé avec un peu de terre. On peut en faire encore en puiſant de l'eau dans les lacs. Les habitans des environs en recueillent un peu davantage dans le tems de leurs fêtes, parce qu'ils en font de la poudre à canon, avec laquelle ils aiment à les ſolemniſer. J'en ai fréquemment acheté de petites quantités, de vingt à vingt-quatre livres; purifié groſſiérement de ſes ſaletés, formant de petits criſtaux cylindriques & n'ayant jamais de petits cubes mêlés avec eux; ce qui prouve qu'il ne renferme point de ſel gemme, dont on ne dégage pas ſi bien notre ſalpêtre. Cette découverte pourroit être ſuivie avec un grand avantage ſi on le fait avec les ſoins que l'opération demande; l'exportation en ſe-

roit facile ; des bateaux porteroient ce salpêtre par la riviere Salado à Santa-Fé, & de-là, par le Parana, à Buenos-Aires.

CHAPITRE II.

Des Beſtiaux qu'il nourrit.

Le plus grand commerce de ces contrées eſt celui du bétail. On y voit des troupeaux de brebis très-nombreux : la premiere fois que je parcourus ce pays, le bétail y étoit en telle abondance, que ſans y comprendre les bœufs domeſtiques, on le voyoit courir en troupeaux errans, ſans maîtres, & couvrir les vaſtes plaines qu'arroſent le Parana, l'Uruguay, Rio de la Plata, ainſi que celles des juriſdictions de Buenos-Aires, de Mandoza, de Santa-Fé & de Cordova. Mais l'avidité & la négligence

gence des Eſpagnols ont détruit enfin cette vaſte multitude de bétail ſauvage, & tellement détruit, que ſans le ſoin prévoyant de quelques particuliers, la viande auroit été à un prix exceſſif dans ces contrées.

Lorſque j'y arrivai, on voyoit chaque année charger de cinq à huit vaiſſeaux à Buenos-Aires, & leur principale charge étoit des peaux de ce bétail. On en faiſoit des maſſacres immenſes, ſans y chercher d'autre gain que la graiſſe, le ſuif & la peau; la chair en étoit abandonnée dans les champs, où elle pourriſſoit. L'annuelle deſtruction de ce bétail tué dans ces chaſſes, dans les juriſdictions de Buenos-Aires & de Santa-Fé, montoit à quelque centaines de mille. Et cette pratique inſenſée n'eſt point encore abandonnée de nos jours. Cependant, quoique le bétail y

ſoit devenu cher, ainſi qu'à Cordova, un jeune bœuf n'y coute que deux dollars, ou deux écus; autrefois on ne l'auroit eſtimé qu'à la moitié de cette ſomme.

Ce pays nourrit une grande quantité de chevaux domeſtiques, & un nombre prodigieux de chevaux ſauvages. Un poulain de trois ans n'y coute qu'environ un demi dollar; un cheval rendu propre au ſervice, deux dollars; un étalon s'y donne pour deux ou trois réales... Les chevaux ſauvages n'ont point de propriétaires; ils errent en grandes troupes dans les vaſtes plaines, terminées au levant par la province de Buenos-Aires & l'Océan, juſqu'à l'embouchure de la riviere Rouge; au couchant par les montagnes du Chili, & la premiere des rivieres qui portent le nom de *Deſaguadero*; au nord par les monts de Cordova, d'Yacanto & de Rioia;

au ſud par les forêts qui ſervent de limites aux poſſeſſions des Tehuelhets & des Divihets. Ils errent de pâturages en pâturages, vont contre le vent; & dans une courſe que je fis dans l'intérieur de ce pays en 1744, ayant demeuré en divers lieux de ces plaines pendant un eſpace de trois ſemaines, il y en avoit un ſi grand nombre que je ne ceſſai d'en être environné.... Quelquefois ils paſſoient auprès de moi en troupes ſerrées, qui couvroient deux ou trois lieues de terrein, & durant une quinzaine de jours, ce ne fut pas ſans peine, que moi & les quatre Américains qui m'accompagnoient, échapperent au danger d'être renverſés & foulés aux pieds de cette multitude errante. En d'autres tems, j'ai paſſé dans ces mêmes lieux ſans y en appercevoir aucun.

CHAPITRE III.

Des mines qu'on y trouve.

On a fait diverſes tentatives pour découvrir des mines dans cette vaſte étendue de pays; mais aucune n'a eu de ſuccès. On avoit découvert quelques indices de mines d'or dans la juriſdiction de Cordova, dans la vallée de Punillia; mais après beaucoup de travail & de dépenſe, on abandonna l'entrepriſe, parce qu'elle n'avoit produit qu'une très-petite quantité d'or, & la ruine entiere des entrepreneurs. Ceux qui avoient fait les mêmes recherches, les mêmes travaux, pour faire valoir une mine d'or trouvée près de l'embouchure de Rio de la Plata, dans les montagnes voiſines de Maldonado, ont

eu le même ſort ; & ils ont abandonné l'ouvrage quand la pauvreté & leurs vains efforts ont éteint leurs eſpérances. Il y a environ dix ans qu'on annonçoit avec emphaſe, qu'il y avoit de riches mines d'argent dans la montagne d'Anconquixa, & en effet, on en obtint d'abord une certaine quantité. Encouragé par cet eſſai, le Gouverneur de la province s'intéreſſa dans cette entrepriſe, il en avertit le Roi d'Eſpagne, & pluſieurs perſonnes eſpérerent y faire une grande fortune... Mais après deux ans de travail, ces eſpérances trompeuſes s'évanouirent, & on n'en parla plus.

Il y a quelques années qu'on prétendit avoir fait la découverte de diverſes mines d'argent près de Mendoza, au pied des Cordelieres : on fit des eſſais ; ils produiſirent beaucoup de minerais. Les Eſpa-

gnols qui dédaignent les véritables richeſſes de la terre, ſont facilement ſéduits par l'eſpoir de s'enrichir avec les mines; ils s'enflammerent encore à cette nouvelle : des entrepreneurs ſe préſenterent : on fit de grandes dépenſes pour ſe procurer les machines néceſſaires, & pour les tranſporter ſur les lieux; tout l'appareil d'une grande entrepiſe s'y trouva raſſemblé, & y étoit encore lorſque je quittai le pays : on y avoit déja fait des tentatives qui n'avoient rien produit; on commençoit à déſeſpérer d'en tirer quelque avantage; mais je ne puis dire d'une maniere certaine ſi le ſuccès a ſuivi ces commencemens peu propres à encourager. Je ſais au moins, que les mines mêmes du Potoſi ont diminué conſidérablement de valeur. La quantité du minerai y eſt réduite preſque au tiers, & les Américains

qu'on y faiſoit travailler, ſont preſque tous morts dans ces gouffres où le bonheur de la nation s'eſt perdu au milieu des richeſſes qu'ils renfermoient : le défaut d'une bonne police a beaucoup contribué à faire périr ces malheureux : pluſieurs de ces mines ont été inondées, & par-là même rendues ſans uſage.

Il y a une grande probabilité qu'on pourroit trouver diverſes mines d'or & d'argent dans la contrée qu'habitent les Indiens, connus ſous le nom de Moluches, à l'orient des Cordelieres, au couchant deſquelles on en exploite de ſi riches ; mais ces peuples ne font aucune attention à de telles découvertes, & ils ont raiſon ; leur deſtruction ſuivroit peut-être de près l'établiſſement des mines. D'un autre côté, les Eſpagnols qui les recherchent avidement, n'oſent traverſer ces montagnes

pour y faire des essais ; ils craindroient d'être attaqués & détruits par les Moluches, qui ont la réputation d'êtres braves & peu endurans.

CHAPITRE IV.

Des drogues & plantes médicinales qu'il fournit.

On trouve dans ce même pays diverses drogues, qui formeroient une branche de commerce utile si les habitans savoient les recueillir, les préparer & les vendre.

Dans la juriſdiction du Tucuman, aux environs de la ville des Sept-Courans, ou Sept Rivieres, il y a une grande quantité de bois saint ou gayac, & du sang de dragon : ce dernier objet sur-tout est fort estimé : il coule de l'incision qu'on fait

à une eſpece d'arbre ; à la premiere vue, on le prendroit en effet pour du ſang, ſoit pour la conſiſtance, ſoit pour la couleur. Il durcit enſuite lorſqu'on le garde longtems, ou qu'on le fait bouillir, & devient une eſpece de reſine d'une couleur brun-obſcur, plus foncée que le ſang de dragon dont nous nous ſervons. Il eſt auſſi d'une qualité plus aſtringente.

Le baume de Caaci ſe tire d'un arbre ſur lequel on fait une inciſion ; on le forme des branches de ces mêmes arbres encore, que l'on concaſſe & que l'on fait bouillir ; c'eſt une gomme dure, de l'eſpece de la térébentine ; mais de couleur blanche, lorſqu'on l'obtient de la derniere maniere ; quand il coule de l'inciſion, il eſt jaune & tranſparent : c'eſt un excellent incarnatif pour les bleſſures, & un très-bon vulneraire lorſqu'on le prend intérieure-

ment. J'en vais citer un exemple. Deux Américains furent bleſſés dangereuſement par une lance étroite dans la région épigaſtrique, au-deſſous du cartilage xiphoïde; la pointe de l'arme vint ſortir dans le dos, un peu plus haut dans l'un de ces cas que dans l'autre. Tout ce qu'ils buvoient ſortoient immédiatement par leur bleſſure; ils ſouffroient des douleurs extrêmes, & avoient de fréquens évanouiſſemens, avec des friſſons & des ſueurs gluantes. J'étois dans l'uſage d'appliquer ce baume extérieurement ſur les bleſſures mêlé à du ſuif & de la moëlle de bête fauve; mais ici des circonſtances m'en empêchoient, je leur en donnai intérieurement: ils en prirent trois fois le jour une petite quantité d'environ la groſſeur d'une noiſette, & quelquefois plus ſouvent, mais en moindre doſe. Je n'avois pas d'autres ſecours

à leur donner dans ces déſerts ; je n'en avois pas d'autres, au moins, qui convinſſent à leur état. Cependant tous les deux ſe guérirent ; ils recouvrerent la ſanté & reprirent leurs forces, l'un en ſix ſemaines, l'autre en trois mois.

Je cite ici ces faits, parce qu'ils ſont dignes de remarque : l'eſtomac des deux bleſſés avoit été percé par devant & par derriere ; circonſtance qui eſt généralement regardée comme mortelle par la faculté. Peut-être la bleſſure faite par une lame étroite d'une longue épée convertie en lance, facilite la gueriſon : l'ouverture ou perforation étoit fort étroite & ſe rejoignit en peu de tems.

Le baume, ou mieux encore l'extrait appellé *aquaaribaigh*, ſe tire d'une plante, qui eſt un arbriſſeau de l'eſpece du lentiſque, en la faiſant bouillir avec de l'eau

Dans les applications externes, il eſt un grand dépuratif & prépare une heureuſe cicatrice. Il eſt efficace encore pris intérieurement dans les hémorragies, les dyſſenteries & les catharres ; car il eſt un aglutinant, un aſtringent auſſi bien qu'un balſamique.

La gomme iſica découle auſſi d'un arbre qui croît dans le Paraguai, & c'eſt de là qu'elle vient. On l'appelle auſſi *trementine*, c'eſt-à-dire *térébentine*, elle me ſemble être une eſpece de gomme élémi ; mais elle a des qualités plus chaudes ; lorſqu'on l'applique ſeule, elle fait élever des veſſies ſur la peau : ſon principal uſage dans ce pays eſt d'en faire des emplâtres pour la ſciatique, & fort ſouvent elle ſuffit pour la faire diſparoître. Lorſqu'elle eſt tempérée par une quantité égale de cire ou de ſuif, elle forme un bon liniment

d'arcéus, un bon emplâtre céphalique appliqué avec l'oxycroceum, aux pieds, qu'il faut tenir chauds ſoigneuſement. Ce dernier remede eſt très-utile aux habitans du pays, parce qu'ils ſont fort ſujets aux obſtructions dans le foie, cauſées ſans doute par la grande quantité de liqueurs froides dont ils ſe gorgent, & que ces maladies ſont accompagnées d'un grand froid aux pieds.

La racine de contrayerva ſe trouve ici en grande abondance, & dans quelques parties des montagnes de Cordova & d'Yacanto, les racines de valériane & de méum, occupent tout le terrein; elles ſont plus longues, plus groſſes, d'une odeur plus forte que celles qui ſe recueillent en Europe: la premiere eſt ſouvent auſſi groſſe que le bras d'un homme. L'odeur qu'elles répandent eſt de la même eſpece que cel-

les d'Europe ; mais elle eſt plus pénétrante & plus forte, comme je viens de le dire : les feuilles du méum ſont très-larges ; ſa tige a neuf pieds de haut ; ſes fleurs ſont blanches, raſſemblées en grappes, de forme conique, ayant quatre à cinq pouces de long : ſon uſage eſt fort connu dans les maladies des nerfs & dans l'épilepſie.

On a apporté du pays des Guaranes deux eſpeces de racines d'une plante ou d'un glayeul que les habitans appellent *ſchynant ;* mais quoiqu'elles portent le même nom, elles different beaucoup l'une de l'autre. L'une a toutes les apparences du calamus aromatique commun ; elle eſt cependant moins groſſe ; elle eſt encore plus forte au goût & à l'odorat. L'autre eſt une racine plus petite, plus ronde, n'ayant qu'un demi-pouce de long, fort caſſante, qu'on réduit aiſément en une poudre fine,

ayant la même couleur que la contrayerva : la ſaveur en eſt brulante, & lorſqu'elle eſt priſe intérieurement, elle a de bons effets dans les affections froides du cerveau & des nerfs.

Le gingembre croît auſſi dans ces contrées ; mais la production qui peut y être du plus grand avantage, ſi l'on découvre enfin la meilleure maniere de le préparer, eſt une ſorte de thé que je trouvai deux ans avant mon départ de ce pays. Il a la reſſemblance la plus entiere avec celui qu'on nous apporte de la Chine ; j'ai fait bouillir quelques feuilles de l'un & de l'autre de ces thés dans l'eau, & quand je les eus développées, il me fut impoſſible de découvrir quelques différences entr'elles, ſoit dans leur forme & dans leur grandeur, ſoit dans la diſpoſition de leurs veines & de leurs parties fibreuſes.

Je trouvai cette eſpece de thé en différentes vallées, ſituées au pied des montagnes de Cordova & d'Yacanto, près des montagnes d'Achala, encore dans les vallées de Calamochita; ces plantes y ſont très-nombreuſes, & l'on m'a dit depuis, que près de Péru dans le Tucuman, à Salta & ailleurs, elles ſe trouvent abondamment.

C'eſt un arbriſſeau qui le porte, & cet arbriſſeau ne s'éléve qu'à la hauteur de trois à ſix pieds. Sa tige a rarement plus d'un pouce de diamètre, & plus ſouvent il en a moins : il ne repouſſe point de rejetons près des racines ; mais il a de longues branches flexibles ; ſes feuilles croiſſent raſſemblées au nombre de trois, arrangées comme celles du trefle ; elles ſont du vert le plus beau, & très-unies ou glabres. A cette tige s'élève un long épi de fleur bleue, aſſez ſemblable à celles

les de la lavende ; mais moins longues & d'un parfum moins agréable. A chacune de ces fleurs ſuccede une petite coſſe qui renferme une ſemence égale au tiers d'une lentille ordinaire, & de la forme du haricot. Lorſque la feuille eſt ſéchée, ſi on la fait infuſer dans l'eau, elle la teint de la même couleur que le thé vert ; ſon goût, ſon parfum, ſont exactement les mêmes ; mais ils ont un peu plus de force, & un peu moins d'âcreté : cette différence paroît venir de la fraîcheur de cette feuille dans les lieux où elle eſt cueillie, ou peut-être encore de la différente maniere dont on les prépare : on dit qu'on la fait ſécher à la Chine ſur des plaques de cuivre échauffées au feu : ici le ſoleil ſeul les deſſéche : auſſi ne ſont-elles point entortillées, ni ridées comme celles qu'on apporte de l'Orient.

J'ai trouvé une seconde espece de cette plante ; la tige en est plus basse ; les feuilles en sont plus petites.

On m'assure qu'il en est une troisieme espece qui croît dans le Chili : la semence de celle-ci est ronde & sans enveloppe ; la fleur en est jaune, & n'est point disposée en épi ; la feuille en est moins unie que celle de la premiere espece ; elle est d'un verd plus clair, & cependant donne à l'eau dans laquelle on la met infuser, une couleur plus foncée. Le goût est absolument le même que celui du précédent, sans être cependant aussi agréable, parce qu'il laisse sentir quelque chose de fade après qu'on l'a bû. Les Américains originaires le nomment *culem*. Les habitans de Cordova l'appellent *alvanhaca del campo*, c'est-à-dire basilic sauvage : mais ce nom est donné au hazard à une plante

qui ne reſſemble par aucun caractere au baſilic, ſoit qu'il ſoit ſauvage ou cultivé; car celui-ci eſt une herbe & non un arbriſſeau.

Diverſes perſonnes de ma connoiſſance ayant recueilli pluſieurs ſacs de ce thé, qu'ils ont diſtribué à leurs amis; ils m'ont fourni l'occaſion d'en obſerver les effets. J'ai vu qu'il donnoit de l'appétit, qu'il facilitoit la digeſtion; qu'il guériſſoit la perte de l'un, & le défaut de l'autre, quoiqu'elles fuſſent aſſez invétérées pour avoir réſiſté à tous les remedes; qu'il diſſipoit les maux de tête; qu'il l'emportoit de beaucoup en cela ſur les qualités du thé de Chine. J'ai fait encore la remarque ſinguliere, que dans les lieux où croît ce thé américain, on retrouve la même eſpece de pierre que dans les contrées où l'on recueille le thé oriental.

CHAPITRE V.

Description des pays soumis encore aux Américains naturels, de leurs vallées, de leurs rivieres, &c.

CETTE partie de la juriſdiction de Cordova qui eſt ſituée au midi de la riviere Segundo, ou de la ſeconde riviere, étoit autrefois le pays d'une grande partie des Puelches ſeptentrionaux, & s'étend dans une étendue d'environ cinquante lieues, en s'avançant dans la juriſdiction de Buenos-Aires au-delà de Cruzalta. Dans mon premier voyage au travers de ces contrées, je rencontrai quelques troupes de ces Américains qui habitoient encore les bords de la riviere Segundo, & ceux de la riviere Tercero. Il y en avoit même

ſur ceux des rivieres qu'on diſtingue ſous les noms de *Quarto* & de *Quinto*. Tout l'eſpace de pays qui eſt entre la Segundo & la Tercero, large de plus de 12 lieues, eſt couvert de bois preſqu'en entier; mais lorſqu'on s'approche de la Tercero, les bois s'éclairciſſent & enfin diſparoiſſent. Les rivieres qui arroſent ces contrées, deſcendent toutes des montagnes de Yacanto, de Champachin & d'Achala, peu inférieures par leur hauteur aux Andes du Chili, & peuvent être enviſagées comme des branches de celles du Pérou. Toutes, excepté la riviere Tercero, après avoir franchi les paſſages qu'elles ſe ſont creuſées dans ces montagnes & couru dans les plaines pendant quelques lieues, perdent leur pureté, leur douceur; elles deviennent ſalées, les eaux diminuent abſorbées par la ſéchereſſe d'un ſol ſablon-

neux, & enfin ſont englouties dans des lacs ou de grands marais.

La riviere Tercero, ou la troiſieme riviere, eſt la plus conſidérable de toutes: avant qu'elle s'échappe des montagnes de Cordova, où elle fait une grande caſcade, elle eſt accrue par la jonction des rivieres Champachin, Gonſalès, Del Medio, Quillimſa, Cachu-Corat, La Cruz, Luti, & Del Sauce; lorſqu'elle eſt arrivée dans les plaines, dont une partie n'eſt couverte que de ſable, on la voit s'enfoncer dans le tems de ſéchereſſe & diſparoître ſous la terre; mais elle reſſort à quelque diſtance. Dans les tems de pluie, elle s'enfle, ſe déborde, & ſon rapide cours entraîne une grande quantité de bois. Elle fait pluſieurs méandres & enclos dans ſes détours de vaſtes champs. Ses bords, dans un eſpace de vingt lieues,

après qu'elle a quitté les montagnes, ſont garnis de ſaules ſauvages fort élevés. Les contrées qu'elle arroſe nourriſſent des beſtiaux excellens, parce qu'elles produiſent de beaux pâturages & des grains; on y trouve auſſi çà & là du melilot & une eſpece de ſalſe-pareille. Au-delà de ces vingt lieues, elle devient auſſi ſalée; mais non pas autant que les autres; on peut encore s'en ſervir pour boire. Enfin elle dirige ſon cours vers Cruzalta, où elle prend le nom de *Carcaranna* de ſes nombreux détours, & courant du nord-nord-oueſt au ſud-eſt, elle entre dans le Parana, vers le Rincon de Gaboto, à dix-huit lieues de Santa-Fé.

Les rivieres de Quarto & de Quinto n'offrent aucune particularité digne de remarque; elles coulent dans des plaines qui donnent les mêmes productions que

celles des précédentes, excepté qu'on y voit moins de forêts ; elles nourriſſent auſſi beaucoup de bétail, & n'attendent que la main du cultivateur pour donner des moiſſons abondantes. La Quinto, lorſqu'elle déborde, communique par divers canaux à la riviere Saladillo, qui elle-même ſe décharge dans le fleuve de la Plata.

Entre cette contrée & les plaines de St. Jean & de Mendoza, où habite la ſeconde diviſion des Puelches ſeptentrionaux, ou les Tahulets, ſont les montagnes de Cordova & d'Yacanto. Elles forment une chaîne non interrompue, au travers de laquelle ſont des défilés dangereux, entre des collines eſcarpées, ſur des deſcentes & des montées rapides, que l'homme à pied ou à cheval peut ſeul franchir. Les ſommets de ces deux chaînes ſont éloignés les

uns des autres de 16 à 20 lieues : dans cet eſpace on trouve des vallées ſpacieuſes & fertiles, arroſées par un grand nombre de ſources & de ruiſſeaux, embellies par des collines charmantes, par de vaſtes campagnes qui s'élèvent en amphithéâtres. Ces vallées produiſent pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, des pêchers, des pommiers, des ceriſiers, des pruniers ; elles donnent du grain par-tout où elles ſont cultivées; mais leurs principales richeſſes, celles qui en font la célébrité, ce ſont les beaux troupeaux de bœufs qu'on y éléve ; les brebis, les chevaux, & encore plus les mulets qu'elles nourriſſent. Chaque année on envoye la plus grande partie de ces derniers au Pérou ; c'eſt ici qu'on les entretient, & ces animaux ſont une plus grande reſſource pour le pays, que ne le pourroient être de riches mines d'or

ou d'argent ; ils lui ſont plus utiles que les mines du Potoſe, de Lipes, ne le ſont au Pérou.

Sur la pente occidentale des montagnes d'Yacanto ou de Sacanto, il y a diverſes métairies qui appartiennent à des Eſpagnols ; ils ont été attirés dans ces lieux par la fertilité du ſol qui eſt ſuſceptible de toutes ſortes de culture, & peut rapporter différentes productions : il eſt arroſé par une multitude de ruiſſeaux qui tombent des montagnes ; on y reſpire un air pur, on y jouït des perſpectives les plus riantes : il préſente toutes les facilités qu'on déſire pour y élever de nombreux troupeaux ; tout y eſt pâturage ; car il n'y a de bois qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour faire du feu & pour élever des bâtimens. On n'y a point à craindre les irruptions des Américains ſauvages encore ; &

les inquiétudes qu'ils donnent à ceux qui ſe ſont établis plus au midi, ſont une nouvelle raiſon pour ſe plaire dans les lieux dont ils n'approchent point.

Tout le reſte de cette contrée vers le couchant, entre ces montagnes & la premiere riviere de Deſaguadero, conſiſte en plaines mal arroſées, car elles n'ont que des ruiſſeaux : cependant de beaux pâturages les couvrent, & il ſeroit facile d'y établir une colonie heureuſe ; mais elles ſont encore des déſerts. Quelquefois des petites bandes de Taluhets & de Picunches y pénètrent pour y chaſſer des jumens ſauvages, ou détrouſſer les voituriers & les paſſagers qui les traverſent, pour ſe rendre de Buenos-Aires, à San Juan ou à Mendoſa.

Les pays que nous venons de parcourir, fourniſſent peu d'objets d'exportations pour

l'Europe, excepté des peaux de bœufs & de vaches, & un peu de tabac qui peut y prospérer comme au Paraguai; mais il est d'une grande importance pour les Espagnols, parce que tous les mulets, ou du moins la plus grande partie de ceux dont on se sert au Pérou, viennent de Buenos-Aires, de Cordova, & quelques-uns de Mendoza. Sans ces animaux, les Espagnols ne pourroient faire aucun transport, aucun commerce; ils n'auroient aucune communication avec les nations qui habitent dans le voisinage; car les montagnes du Pérou, hautes & pleines d'infractuosités, seroient inaccessibles à tout autre animal que le mulet, & cependant dans le Royaume où il est si nécessaire, on ne peut l'y élever. Ceux qu'on y exporte, dépérissent & meurent bientôt accablés par le poids d'un travail excessif, par le

mauvais état des chemins naturellement difficiles, que la négligence du gouvernement ne répare jamais, & par le défaut de pâturages. Ainſi l'on peut dire que la perte des pays que nous décrivons, ſeroient pour les Eſpagnols preſque égale à celle du Pérou & du Chili. La route qui conduit de Buenos-Aires à Salta eſt bonne, & pourroit être faite par des chariots ; mais de là, les mulets qui ſe tirent de cette place & de Cordova, ſont obligés, après un ſi long voyage, de demeurer une année entiere à Salta, avant qu'ils puiſſent paſſer au Potoſi, à Lipes & à Cuſco.

Ceux qui habitent ces contrées, ſont des ſoldats très-médiocres ; & ils ſont ſi mécontens du gouvernement Eſpagnol, de la perte de leur commerce, de la cherté des marchandiſes Européennes, & ſur-tout des taxes exorbitantes ſous leſquelles ils

gémiſſent, qu'ils ſe ſoumettroient avec plaiſir à toute autre nation qui paroîtroit vouloir les délivrer de l'oppreſſion qui s'eſt appeſantie ſur eux. Cependant cette contrée eſt abandonnée à elle-même, ſans autre garde que les ſoldats ſtationnés à Buenos-Aires & à Monte-Video; & ſi ces deux places étoient priſes, il ſuffiroit de paroître par-tout ailleurs pour en devenir le maître; les Américains originaires ne défendroient ni les Eſpagnols, ni ceux qui ſeroient venus les chaſſer. La perte de ces deux villes priveroient les Eſpagnols des ſeuls ports qu'ils aient dans ces mers, où leurs vaiſſeaux qui veulent paſſer le Cap Horn, ne pourroient recevoir aucun ſecours. Il eſt vrai que depuis l'expulſion des jéſuites des miſſions du Paraguai, les Eſpagnols pourroient recevoir de grands ſecours des Garanis qui ſont armés & diſ-

ciplinés, qui ont aidé à soumettre les insurgens rebelles du Paraguai, & à chasser les Portugois de la colonie du Saint Sacrement : ce seroit là l'unique défense de cette importante contrée.

CHAPITRE VI.

De la partie des Cordelieres qui s'étendent dans le pays.

CETTE partie des Cordelieres qui est située au couchant de Mendoza, est d'une hauteur si considérable que la neige la couvre dans tous les tems. C'est de là que toute cette chaîne de montagnes est appellée par les Indiens *Pſen-Mahuiſau*, ou montagnes neigées ; ils l'appellent encore *Liu* ou *Lio-Mahuiſau*, c'est-à-dire, montagnes blanches. Lorsqu'on veut la

traverſer, on paſſe d'abord pendant quelques lieues au travers de vallées très-agréables, environnées de hautes collines ; puis on voit devant ſoi les plus hauts ſommets qui ſont fort élevés & très-eſcarpés, coupés par des précipices profonds qu'on ne peut voir ſans effroi : dans quelques lieux la route eſt ſi étroite & ſi dangereuſe, dominée par des maſſes ſi énormes, par tant de rocs qui ſurplombent, qu'à peine un mulet chargé peut y pénétrer, & qu'on ne le fait pas ſans danger. Les enfoncemens des monts y ſont toujours couverts de neiges entaſſées, même durant l'été, & dans l'hiver on court ſouvent le danger d'y périr de froid. Pluſieurs voyageurs ont perdu la vie pour avoir tenté de traverſer les montagnes avant que les neiges fuſſent fondues juſqu'à un certain point. Au fond de ces

précipices

précipices, on entend rouler des torrens, des rivieres qui ſont comme empriſonnées ſous des rocs briſés qui entourent leurs lits: reſſerrées entre des monts élevés, ſouvent leurs bords ſont perpendiculaires, & ſi rapprochés l'un de l'autre, que dans quelques endroits on peut s'élancer & franchir la riviere d'un ſaut; mais preſque par-tout il eſt impoſſible de deſcendre juſqu'à la riviere même. Ces rivieres & ces torrens forment un grand nombre de détours en déchirant les collines qui les bordent, en ſe jetant d'un précipice dans le précipice qui le ſuit, juſqu'à ce qu'ils parviennent dans les plaines, où ils ſemblent ſe plaire, où ils s'étendent, ſe calment, & roulent leurs eaux avec plus de majeſté que de bruit.

Pour monter & paſſer au travers la haute chaîne, il faut ordinairement un

jour ; mais il y a divers paſſages, & il en eſt encore de plus longs que celui-là.

Les collines placées au bas de la chaîne, ſont couvertes de pins très-élevés. Ils reſſemblent à ceux d'Europe ; mais le bois en eſt plus ſolide & plus dur : il eſt fort blanc, & donne des mâts excellens, ainſi que d'autres matériaux pour bâtir des maiſons & des vaiſſeaux : il eſt eſtimé ſur-tout par ſa durée, & c'eſt ce qui fonde la remarque d'Ovales, que les bâtimens conſtruits dans les mers du Sud, ſont utiles pendant 40 ans. Le fruit ou la pomme du pin de ces contrées, eſt plus groſſe que celle d'Europe ; la tête qu'il produit, eſt le double de celle des pins Eſpagnols ; la noix même du pin eſt auſſi groſſe qu'une datte, la coque en eſt fort mince ; le fruit en eſt long, épais, égal à deux fois une amande, & ayant ſes quatre coins émouſſés. Si l'on fait bouillir

ces fruits ou ces noyaux, ils peuvent ſervir de proviſions, ſoit que l'on ſe trouve en voyage, ou qu'on demeure à la maiſon : préparés de cette maniere, ils ont quelque choſe de farineux, & un goût ſemblable à l'amande ; mais ils ſont moins huileux.

Ces arbres fourniſſent une grande quantité de térébentine qui ſe forme d'elle-même en petites maſſes, plus dures & plus ſéches que notre réſine ordinaire ; mais moins jaune, plus claire & plus tranſparente. Les Eſpagnols lui donnent le nom *d'encens*, & s'en ſervent pour les mêmes uſages ; mais c'eſt une erreur : l'odeur qu'elle répand eſt abſolument la même que celle de notre réſine ; il eſt vrai cependant, qu'elle a quelque choſe de plus agréable & de plus fin.

Les vallées ſituées au pied des Cordelieres ſont en quelques endroits d'une fer-

tilité ſinguliere, bien arroſées par des ſources, par des ruiſſeaux : celles qui ſont cultivées produiſentde bons blés & une grande variété de fruits. Les pommes y croiſſent, mais ſur des ſauvageons, & en grande abondance. Les Indiens en font une eſpece de cidre qui ne leur ſert que pour le jour où ils le font ; car ils ignorent l'art d'en faire qu'on puiſſe conſerver.

Les volcans ſont en plus grand nombre en Amérique, que dans aucune autre partie du monde ; il y en a pluſieurs dans cette partie des Cordelieres qui peuvent être comparés au Véſuve ou au Mont Gibel par leur grandeur & leurs éruptions effrayantes. Je me trouvai près de la montagne Vuulcan, au ſud-oueſt du cap St. Antoine, qui forme l'extrêmité méridionale de Rio de la Plata : & de là j'apperçus un vaſte nuage chaſſés par les vents,

qui bientôt obſcurcit tout le ciel. Il ſe répandit ſur la plus grande partie de la juriſdiction de Buenos-Aires, ſur le fleuve de la Plata, & s'abattant ſur tout le pays, fit diſparoître l'herbe ſous un lit de cendre. Ce phénomène terrible étoit cauſé par l'éruption d'un volcan ſitué près de Mendoza, à plus de trois cents lieues de là, & les vents chariant cette cendre légere à cette diſtance incroyable, en couvrirent la terre dans preſque toute ſon étendue.

CHAPITRE VII.

De la province de Buenos-Aires.

La province de Buenos-Aires, ancienne demeure de la tribu de Sauvages, nommé *Chechehets*, eſt ſituée au ſud du fleuve de la Plata : la côte en eſt humide & baſſe,

ſemée d'étangs & de marais : ſur les bords du fleuve ſont des bois épais qui ſervent au chauffage ; les marais, les fondrieres s'étendent de là juſqu'à une aſſez grande diſtance où le ſol commence à s'élever ; mais là même, il eſt encore en pluſieurs endroits coupé, rompu par les eaux : le fond eſt une terre glaiſe recouverte d'une terre végétable peu profonde. Plus loin dans l'intérieur du pays, cette couche de terre féconde acquiert toujours plus de profondeur. En général, ce pays eſt plat, ſemé de petits monticules & de collines peu élevées. Il eſt bien remarquable que dans toute cette juriſdiction, dans celle de Santa-Fé & de San Juan del Eſtero, on ne puiſſe trouver un caillou, une pierre quelconque, qui n'y ait été tranſporté, le terrein n'y eſt formé que de ſable & de débris de végétaux : on ne commence à

trouver des pierres que dans le voiſinage des montagnes de Vuulcan, de Tandil & de Cayrut, qui s'élèvent à plus de cinquante lieues au ſud-eſt de Buenos-Aires.

La contrée qui s'étend de Buenos-Aires au fleuve Saladillo, qui eſt la limite du gouvernement Eſpagnol vers le midi, eſt une plaine continue, ſans colline qui l'entrecoupe, ſans arbre qui en interrompe l'uniformité : cette plaine ſe prolonge juſqu'aux bords de Rio de la Plata, & à la diſtance de vingt-trois lieues de tous les établiſſemens Eſpagnols. La partie qui eſt bornée par le Saladillo & Buenos-Aires, a une étendue d'environ vingt lieues du nord-eſt au ſud-oueſt, & a ſur ſes frontieres les villages diſperſés de Matanza & de Magdalin. Au nord du Saladillo, il y a pluſieurs grands lacs, quelques marais, quelques vallées profondes. J'ai viſité ces

lacs, ainſi que ceux de la Réduction, de Sauce, de Vitel, de Chaſcamuz, Cerillos & Lobos. Au midi de Buenos-Aires, on trouve un lac d'eau douce, long, mais étroit, près de la riviere Borombon, & c'eſt une ſingularité remarquable dans ces contrées où le ſol même eſt ſalé; il eſt éloigné de huit lieues des établiſſemens Eſpagnols qui en ſont les plus voiſins. Environ ſix lieues plus loin eſt la grande riviere, ou pour mieux dire le lac de Borombon, qui eſt formé par les eaux ſurabondantes des lacs de Réduction, de Sauce, de Vitel & de Chaſcamuz; lorſqu'ils ſont enflés par des pluies longues & conſtantes. Elle a quelquefois près d'un mille de large; on peut dire qu'elle n'a ni bords, ni chûte, & preſque ni cours; mais le fond en eſt plat & uni. Lorſqu'il eſt à ſa plus grande hauteur, il n'a pas dans ſon

milieu plus de ſix pieds de profondeur. Il eſt entiérement deſſéché pendant la plus grande partie de l'année. Après que ces eaux ſe ſont avancées avec une lenteur paiſible, à une diſtance de douze lieues loin du lac de Chaſcamuz, elles entrent dans le fleuve de la Plata, un peu au-deſſus de Punta de Piedra.

De cette riviere à celle de Saladillo, il y a environ douze lieues, en ſe dirigeant vers le ſud-eſt : les campagnes qui les ſéparent ſont baſſes & unies, riches en diverſes parties en excellens pâturages : les plus abondans ſont les plus voiſins du Saladillo. Dans les ſaiſons ſéches, lorſque l'herbe eſt brulée ſur le ſol aride des côtes de Rio de la Plata, tout le bétail des métairies Eſpagnoles de Buenos-Aires, eſt amené ſur les bords du Saladillo, où l'herbe eſt dure plus long-tems, parce que

le ſol y eſt plus riche & plus profond.

Les campagnes unies s'étendent au couchant juſqu'à la riviere de Deſaguadero, ſur le territoire de Mendoza, c'eſt-à-dire, pendant une étendue de trois cents lieues; mais elles n'ont ni rivieres, ni ſources; elles n'ont d'eau que celles qui tombent du ciel, & ſe raſſemblent dans quelques lacs ſouvent deſſéchés; on ne peut y compter que trois rivieres, celles de Deſaguadero & de Saladillo qui les bordent, & celle d'Hueyguey qui les traverſe. Elles ne ſont point cultivées, elles ne ſont pas même habitées, ni par les Indiens, ni par les Eſpagnols; mais elles abondent en bétail, en chevaux ſauvages, en une eſpece de cerfs, en grands oiſeaux auxquels on donne le nom *d'autruche*, quoiqu'ils n'en ſoient pas, en armadilles, perdrix, oies, canards ſauvages & autre gibier.

La riviere de Saladillo, ne fournit que des eaux salées que le bétail seul peut boire. Presque toute l'année elle est si basse que son cours est à peine sensible, & que dans un lieu appellé *Callighon*, à huit lieues de son embouchure, ses eaux atteignent à peine la cheville du pied de celui qui la traverse. A son embouchure où elle est plus resserrée, elle si peu haute, qu'un bateau chargé ne pourroit y entrer. Cependant vers le commencement d'octobre, je l'ai vue s'enfler si prodigieusement qu'elle s'élevoit au-dessus de ses bords en vingt-quatre heures, & que dans l'endroit que j'ai nommé, elle avoit près de six pieds de haut, & plus de 200 toises de large: une pluie extraordinaire dans cette contrée avoit produit cet effet. Cette inondation générale dura environ deux ou trois mois, & ne disparut qu'insensiblement.

La Saladillo prend ſa ſource dans le lac de Saules (Punta del Sauce) où vient ſe jeter & ſe perdre la riviere Quinto qui paſſe à San Luis. Le lac inonde ſes bords lorſqu'il fait de grandes pluies ou que la neige fond & deſcend des montagnes avec rapidité. Le Saladillo prend ſon cours vers le diſtrict de Buenos-Aires, ſe dirige enſuite vers le ſud, s'approche de la premiere chaîne des montagnes, tourne alors vers le nord, puis à l'eſt, où elle reçoit les eaux qui dégorgent de pluſieurs grands lacs lorſqu'ils débordent dans les grandes pluies. Quand ce ſupplément d'eaux lui manque, ſon lit eſt alors preſque à ſec. Sur les bords de cette riviere, à environ huit lieues de ſon embouchure, il y a pluſieurs bois formés de l'arbre appellé *tala* ; il n'eſt utile que pour faire des enclos, ou du feu. Celui de ces bois

qui s'approche le plus de Rio de la Plata, eſt appellé *l'Isle Larga*, & s'étend à environ trois lieues, le long du Saladillo juſqu'à ſon embouchure.

CHAPITRE VIII.

Du fleuve de la Plata.

La riviere de la Plata eſt une des plus grandes qu'il y ait en Amérique : lorſqu'elle ſe rend à la mer elle eſt très-large, & ſon embouchure a ſoixante & dix milles d'étendue de l'un des bords à l'autre. Il y a des perſonnes qui aſſurent qu'elle n'en a que ſoixante ; d'autres affirment qu'elle en a quatre-vingt ; je crois que le moyen entre ces extrêmes eſt le plus vrai. Elle n'eſt connue ſous le nom de la *Plata* que depuis le lieu où elle ſe joint à l'Uruguaih ;

au-delà, ſa principale branche eſt connue ſous le nom de *Parana*. C'eſt dans celle-ci que viennent ſe rendre les grandes rivieres de Bermejo, le Pilcomayu qui paſſe par Chuquiſaca, & le Paraguai qui donne ſon nom au pays qu'il arroſe, qui paſſe près de l'Aſſomption, capitale de ce pays, & communique par des branches qui ſont navigables avec les mines de Cuyaba & de Matagroſſo qui appartiennent aux Portugais, & même avec celles du Pérou; le Parana communique de même avec les mines du Breſil & avec les montagnes de St. Paul.

Sur les bords de la riviere Carcarania, ou Tercero, environ à trois ou quatre lieues de l'endroit où elle ſe jette dans le Parana, on trouve des amas d'os d'une groſſeur extraordinaire, & qui paroiſſent être des os humains. Il en eſt de plus

grands les uns que les autres, comme s'ils avoient appartenus à des perſonnes d'âges fort différens. J'y ai vu des os de la cuiſſe ou des fémurs, des côtes, des thorax & & autres parties de l'homme. J'y ai vu même des dents, & particuliérement des dents mâchelieres qui avoient près de trois pouces de diamêtre à leur baſe. De tels os ſe trouvent, à ce qu'on m'aſſure, ſur les bords des rivieres de Parana & de Paraguay ; on aſſure encore qu'il en eſt de même dans le Pérou. L'hiſtorien de l'Amérique, l'Inca Garcilaſſo de la Vega, fait mention de ces grands os qu'on trouve dans cet empire, & nous dit que les Péruviens conſervent la tradition que des géans habiterent autrefois ces contrées, & furent détruits par Dieu même, parce qu'ils étoient coupables du crime de ſodomie.

J'ai trouvé dans ces mêmes lieux la coquille d'un animal compoſé d'os à-peu-près hexagones, dont chacun avoit un pouce de diamêtre au moins ; la coquille elle-même avoit environ neuf pieds d'étendue. Elle ſembloit à tous égards, excepté dans ſa grandeur, être la partie ſupérieure de l'écaille d'un armadille ou tatou ; mais celle-ci n'a aujourd'hui qu'environ une palme de largeur. Quelques-uns de mes compagnons trouverent auſſi près de la riviere Parana, le ſquelette d'un alligator monſtrueux. J'en ai vu une partie des vertibres, dont chaque os étoit épais d'à-peu-près quatre pouces, & larges de ſix. J'en fis un examen anatomique, & je m'aſſurois autant qu'il eſt poſſible de l'être, que cet accroiſſement extraordinaire ne procédoit d'aucune addition quelconque de matieres étrangeres à ces os même ; car

je

je trouvai que leurs fibres internes étoient d'une groſſeur proportionnée à la groſſeur des os mêmes. Les baſes des dents étoient entieres, quoique les racines en fuſſent caſſées ou détruites ; elles reſſembloient exactement à la baſe ou à la racine des dents humaines, & non à aucune de celles des animaux que j'ai vûs dans ce pays. Ces faits ſont bien connus de tous ceux qui habitent dans ces contrées ; c'eſt cela ſeul qui donne le courage de l'écrire. Si je les avois ſeul connus, j'aurois crains de me tromper & de n'en être pas crû.

La riviere de Parana, a la propriété extraordinaire d'introduire des particules pierreuſes dans diverſes ſubſtances qui demeurent longtems plongées dans ſes eaux, & de les convertir inſenſiblement en une pierre dure.

Lorſqu'on la découvrit pour la première fois, elle étoit navigable pour de petits bâtimens juſqu'à la ville de l'Aſſomption ; mais depuis ce tems, elle a charié beaucoup de ſable, & a formé tant d'atterriſſemens que les plus petits vaiſſeaux marchands ne s'avancent pas au-delà de Buenos-Aires. Les grands vaiſſeaux, les vaiſſeaux de guerre ſont obligés de s'arrêter & de décharger à Monte-Video. On a là un beſoin indiſpenſable de pilote ſur cette riviere pour éviter les bas-fonds qui ſont entre les deux bancs de ſable nommés le *Banc Anglois*, & le *Banc* d'*Ortiz*, & les rivages oppoſés ; on en a beſoin encore pour éviter de ſe heurter contre le Promontoire de pierre ou Punta del Piedra qui s'étend ſous l'eau dans l'eſpace de pluſieurs lieues, en travers du lit entier de la riviere. Le canal ſitué au nord eſt le

plus étroit, & auſſi le plus profond; celui qui eſt au ſud eſt large, mais il n'a pas de profondeur : dans la partie qui eſt bordée par le banc d'Ortiz, il n'a pas trois braſſes d'eau, & le fond eſt de pierre.

Cette riviere eſt ſujette à deux inondations annuelles, une grande & une petite; l'une & l'autre cauſées par les pluies qui tombent dans les contrées étendues où le Parana & le Paraguai ont leurs ſources. Le moindre de ces deux accroiſſemens a lieu des quinze derniers jours de Juin juſque vers la fin de Juillet, & eſt appellé l'accroiſſement des *Pequereyes* ou des *Sparlings*; il eſt ſuffiſant pour couvrir toutes les isles de la Parana. Le plus grand commence dans le mois de Décembre, & dure pendant tout celui de Janvier; il s'étend même quelquefois pendant celui de Février. Celui-ci eſt ſi conſidérable qu'il y a

quinze à dix-huit pieds d'eau au-deſſus des isles, & quelquefois davantage : alors rien ne paroît au-deſſus de la ſurface de l'eau que le ſommet des arbres qui croiſſent ſur ces isles & couvrent les rivages de la riviere. C'eſt dans cette ſaiſon que les lions, les tigres, les cerfs, tels qu'on les trouve en Amérique, & les aquaraquazues, chaſſés de ces isles par l'inondation, viennent à la nage ſur le continent. Quelques inondations extraordinaires de la Parana, ont plus d'une fois fait penſer aux habitans de Santa-Fé qu'il leur convenoit d'abandonner cette ville, par la crainte d'y être un jour ſubmergés ; mais lorſque l'inondation s'eſt écoulée dans la riviere de la Plata, qu'elle ne couvre plus que les amas de ſable & les endroits bas, le projet s'évanouit avec le danger.

Quelques-unes de ces isles de la Pa-

rana ont deux ou trois milles de longueur; elles ſont couvertes de bois, & donnent à la fois la nourriture & un aſyle aux lions d'Amérique qu'on y trouve en grand nombre : il en eſt de même d'une eſpece de tigres & de cerfs, des capivaras ou chiens, & des loups de riviere & de beaucoup d'alligators. Ce qu'on appelle ici le loup de riviere me parût être une eſpece de *loutre*. L'aquaraquazues eſt un grand renard, & c'eſt ce que ſignifie ſon nom; car dans la langue du Paraguay, *aquara* ſignifie *renard*, & *quazu* eſt l'équivalent de notre adjectif *grand*. Il a la queue fort épaiſſe. Le renard commun eſt petit, & on l'appelle *aquarachay*.

CHAPITRE IX.

Des poiſſons de Rio de la Plata.

Ce fleuve abonde en poiſſons d'eſpeces différentes, ſans écailles, ou avec des écailles, les uns connus en Europe, les autres inconnus. Ceux qui ont des écailles ſont la dorade ou le poiſſon doré, le packu, le corvino, le ſaumon, le pequarey, le liſa, le boga, le ſavala, le dentudo, & d'autres plus petits poiſſons.

Ceux qui n'ont point d'écailles ſont le mungrullu, le zuzubi, le pati, l'armado, la raye, l'érizo ou le hériſſon d'eau, pluſieurs tortues de rivieres, des cancres, &c. Nous parlerons d'abord des premiers.

La dorade eſt très-commune dans la plupart des rivieres du Parana : c'eſt un

poiſſon aſſez grand ; il en eſt qui peſent vingt à vingt-cinq livres ; leur chair eſt blanche & ſolide ; mais ce qu'on en eſtime le plus, c'eſt la tête. Ce poiſſon eſt trop connu, pour que nous nous y arrêtions davantage.

Le packu eſt le meilleur, le plus délicieux poiſſon qu'on trouve dans ces rivieres ; il a un goût excellent, un fumet agréable ; il eſt large & épais, ſemblable au turbot, d'une couleur ſombre, obſcure, mêlée de jaune : ſa largeur égale les deux tiers de ſa longueur ; ſes écailles ſont très-petites ; ſa tête eſt petite auſſi, conſidérée dans la proportion de ſon corps. Ce poiſſon eſt très-eſtimé ; on le trouve rarement en automne & en hiver. Lorſqu'il eſt ſalé avec ſoin, on peut le conſerver pendant pluſieurs mois ; mais enſuite il devient rance, parce qu'il eſt fort gras.

Il m'a ſemblé reſſembler à notre tanche ; mais il eſt beaucoup plus large.

Un autre poiſſon qui eſt fort recherché, eſt le corvino. On ne le trouve guere que dans le voiſinage de l'embouchure de Rio de la Plata, dans les lieux où ſes eaux ſe confondent avec celles de la mer & les adouciſſent : Il a la groſſeur d'une merluche ordinaire, & la figure de la carpe : ſes os ou arêtes ſont grandes & épaiſſes ; ſes écailles ſont larges. Qu'ils ſoient ſecs, ſalés ou frais, ils ſont également bons ; dans la ſaiſon où on le trouve, on en prend un grand nombre avec l'hameçon dans le voiſinage de Maldonado & de Monte-Video, & on les envoye à Buenos-Aires, à Cordova, & ailleurs.

Le ſaumon, ou le poiſſon auquel on donne ici ce nom, n'eſt point ſemblable à celui que nous pêchons en Europe : c'eſt

un poiſſon ſec ſans ſaveur & qui n'eſt point eſtimé.

Le pequerai, ou le poiſſon du roi, car les Eſpagnols lui donnent ces deux noms, eſt une eſpece d'éperlan : il reſſemble au nôtre par ſa couleur, ſa forme & ſon goût ; il a cependant la tête plus large & la bouche plus grande. Leur taille eſt à-peu-près celle du maquereau ; il ne fréquente point les lieux que la mer baigne ; mais on le trouve en abondance dans la riviere de la Plata. Lorſque les eaux du Parana s'accroiſſent & débordent dans le mois de Juillet, on le voit ſortir de cette riviere en grandes troupes, un peu au-deſſus de Santa-Fé, pour jeter leur frai dans les petites rivieres qui viennent s'y rendre. Les pêcheurs les prennent à l'hameçon, les ouvrent, les ſéchent & les envoyent dans les villes voiſines. Ils ſont d'un ex-

cellent goût ; leur chair eſt très-blanche & ſans graiſſe. C'eſt un mets friand lorſqu'ils ſont frais. Il faut les ſécher ſans ſel, & ne pas les garder longtems ; s'ils contractent quelques moiſiſſures, il faut les ſuſpendre au ſec, ou ils ſeroient bientôt corrompus. On les recherche autant que le corvino & le packu.

Le liſa reſſemble au maquereau par ſa forme, ſa grandeur & ſon goût ; mais ſa couleur eſt moins belle, il eſt moins ſerré vers la queue, & les écailles en ſont plus larges. Il ne ſe trouve que dans le fleuve de la Plata, & ne remonte jamais plus haut ; c'eſt vers ſon embouchure qu'on le trouve en plus grande abondance, dans le tems des hautes marées. On dit que lorſque la lune ſe renouvelle ou qu'elle eſt pleine, ils entrent en ſi grand nombre dans la petite riviere de Saladillo, que dans une nuit, ſou-

vent en deux ou trois coups de filet, on en fait une provision suffisante pour une famille entiere, durant le carême.

Le savala & le boga sont des poissons qui ressemblent à la carpe. Ceux qu'on pêche dans le Parana, dans Rio de la Plata, pesent ordinairement trois ou quatre livres. On en trouve dans toutes les rivieres de ces provinces & en abondance ; aussi sont-ils à fort bas prix, & les habitans en font de grandes provisions, après les avoir séchés & salés. Il ne faut pas les manger sans précaution ; leurs arêtes sont si petites, si multipliées, qu'on seroit cruellement puni de son avidité. Le boga, lorsqu'il est frais, est plus estimé que le savala ; mais celui-ci est plus gros & plus large. On ne les prend qu'au filet.

Le dentudo, doit son nom à ses dents, qui sont grandes & acérées : il est moins

grand que l'un & l'autre poiſſon dont nous venons de parler. Il peſe ordinairement une livre & demie ; mais quoiqu'il ſoit de fort bon goût, on en mange rarement, parce que ſes arêtes ſont nombreuſes & redoutables. C'eſt le poiſſon le plus épineux que j'aie jamais vu.

On peut ajouter à ceux-là, le palometa, petit poiſſon uni & large ; il eſt rempli d'arêtes ; mais il eſt de bon goût : ſes nageoires ſont aiguës & dangereuſes ; il en bleſſe ceux qui veulent le ſaiſir ſans précaution : la bleſſure qu'elles font eſt douloureuſe, cauſe des élancemens, produit des apoſtumes, & une ſi grande inflammation, qu'elle conduit de la fievre aux convulſions & au tetanos ; on a des exemples que ces bleſſures peuvent donner la mort.

CHAPITRE X.

Poiſſons ſans écailles.

Le mungrullu eſt le plus grand poiſſon qu'on trouve dans le fleuve de la Plata : il y en a quelques-uns qui peſent juſqu'à cent livres, & qui ont ſix pieds de long : ſa peau eſt unie & douce ; ſa couleur eſt cendrée, quelquefois jaunâtre ; ſa tête eſt oſſeuſe, ſes gencives âpres & rabotteuſes, ſa gueule très-large, ſa chair fort ſolide & d'un rouge pâle : il réſiſte avec vigueur quand on veut le prendre, & on ne peut y réuſſir ſans de bonnes cordes & beaucoup de force.

Après lui, le zurubi doit être remarqué par ſa taille ; ſouvent il l'égale. Sa tête eſt preſque un tiers de toute ſa longueur, & ne ſemble être qu'un os ſolide :

ſa gueule eſt large & plate, & ſa gorge l'excède encore en capacité: ſa peau eſt unie, couleur d'un blanc cendré, tachetée comme le tigre; les taches de ſa peau ſont grandes, rondes & noires: ſa chair eſt blanche, ſaine, ferme & de bon goût: c'eſt le meilleur des poiſſons ſans écailles.

Le pati ou patu, n'eſt pas ſi grand que les deux que nous venons de décrire; ſa tête eſt plus petite, ſa gueule eſt plus étroite; ſa tête n eſt pas toute oſſeuſe comme la leur: la couleur eſt à-peu-près la même que celle du mungrullu; ſa chair eſt d'un blanc jaunâtre, on l'eſtime preſque autant que celle du zurubi.

L'armado eſt un poiſſon épais & rempli de force, quoique ſon corps ſoit court: ſon dos, ſes flancs, ſes nageoires ſont armées de pointes aiguës, tranchantes & fortes. Lorſqu'on s'en ſaiſit, il fait enten-

dre un bruit, un grognement assez fort, & il cherche à blesser ceux qui l'approchent; aussi doit-il être étourdi par les coups avant que d'être manié sans danger. Ce poisson pese ordinairement de quatre à six livres, & sa chair est blanche, ferme & solide.

La rayas ou raie, est en grande abondance dans le Parana, & les bas-fonds, les bancs de sable inondés, en sont entiérement couverts. C'est un poisson d'une figure ovale, ayant un peu plus de deux pieds de long; son dos est d'une couleur obscure, son ventre est blanc: il est plat, semblable à nos raies, & a sa gueule au milieu du ventre, qui dans ce poisson, est la partie la plus grande & la plus charnue: les bords en sont fort minces, il n'a pas plus de trois pouces d'épaisseur; il est plus plat, moins ventru même que les nôtres. Comme il n'y

a que cette partie qu'on puiſſe manger, on ne le recherche point. Il a une queue longue, étroite, à la racine de laquelle & ſur le dos, elle a un os pointu & tranchant des deux côtés, & rendu plus dangereux encore par les dents qui ſont répandues le long de cet os: il s'en ſert pour ſa défenſe, & en bleſſe ceux qui l'approchent & veulent le ſaiſir. Les bleſſures qu'il fait, ont ſouvent des ſuites fatales; les dents ſe briſent fréquemment dans la plaie qu'elles ont déchirée, & on ne peut les en tirer que par des inciſions, qui ſont très-difficiles à faire dans les parties tendineuſes des pieds: bientôt ces bleſſures deviennent extrêmement douloureuſes, elles s'enflamment & ne ſuppurent pas, elles donnent une fievre violente accompagnée de convulſions, ſuivies du tetanos, qui ne ſe termine que par la mort.

L'érizo ou le hériſſon d'eau, reſſemble beaucoup

beaucoup à l'armado ; mais il eſt moins grand. Il eſt armé de la même maniere, eſt recouvert d'un cuir fort rude, défendu encore par des pointes courtes, mais fort aiguës. Sa chair ſe mange, mais eſt bien inférieure pour le goût à celle de l'armado.

Le vieja ou la vieille femme, a encore de la reſſemblance à l'armado, & par conſéquent à l'érizo : il eſt armé de piquants ; mais ils ne ſont pas auſſi forts, auſſi dangereux, auſſi nombreux que dans les deux poiſſons que nous venons de décrire. Sa peau, ou l'eſpece de cuir qui le recouvre, eſt d'une couleur griſe variée, & paroît toute ſemée de rides : il grogne comme l'armado lorſqu'il eſt pris ; la chair en eſt ſavoureuſe. Rarement il peſe deux livres, & ceux qu'on prend dans les ruiſſeaux ou les petites rivieres, ſont bien moins gros encore ; ils ne peſent qu'une demi-livre.

Les bagres ſont, ſous tous les rapports, ſemblables au pati ; il en faut cependant excepter celui de ſa grandeur qui eſt moindre : rarement peſent-ils plus d'une livre & demie, & ſouvent ils peſent beaucoup moins. Ils ont un os pointu & fort dans chacune des nageoires près de la tête, & par-là même il faut les manier avec précaution lorſqu'ils ſont pris, & pluſieurs heures après ; car ils vivent long-tems encore hors de l'eau : leur chair eſt douce & de bon goût : on les prend dans des filets ou à la ligne.

Je dois donner ici une notice d'un animal amphibie & bien ſingulier qui habite dans la riviere de Parana ; il eſt inconnu en Europe, ou du moins on n'en connoît pas de deſcription ; & il n'en eſt fait aucune mention dans les ouvrages de ceux qui ont parlé des contrées dont nous nous occupons. Ce

que j'en rapporterai ici, eſt le précis des faits que m'en ont rapporté les Indiens & pluſieurs Eſpagnols, qui ont été employés à différens travaux ſur cette riviere : de plus, je l'ai vu moi-même une fois pendant un ſéjour de quatre ans que j'ai fait ſur les bords de Parana : tous ces témoignages réunis, ne me laiſſent aucun doute ſur l'exiſtence de cet étrange animal.

Dans mon premier voyage en 1752, ſur le Parana, où j'étois allé pour couper du bois de charpente, je me promenois le long des bords du fleuve, lorſque les Indiens s'écrierent à la fois, yaquaru, yaquaru. Je regardai, & je vis un grand animal dans l'inſtant où il ſe précipitoit du bord dans l'eau ; mais l'intervalle entre ſa vue & ſa diſparition dans la riviere, fut trop court pour avoir eu le tems de l'examiner, & pour en parler avec quelque préciſion.

On l'appelle *yaquaru* ou *yaquaruigh*, mot qui dans le langage de ces contrées signifie *tigre d'eau*. Il eſt décrit par les Indiens comme ayant la grandeur d'un âne, la forme d'un grand loup de riviere ou d'une loutre, des griffes tranchantes, des défenſes redoutables, des cuiſſes épaiſſes & courtes, un poil long & ſerré, une grande queue finiſſant en pointe.

Les Eſpagnols le décrivent d'une maniere un peu différente ; ils lui donnent une tête longue, un muſeau aigu, aſſez ſemblable à celui d'un loup, des oreilles droites & roides. Les différences aſſez vagues qui ſe trouvent entre ces deux deſcriptions, peuvent venir de ce qu'il s'écoule du tems entre le moment où on l'a vu & celui où on le revoit encore, de ce qu'on le voit rarement, de ce qu'il diſparoît très-promptement au moment où

on le voit, & peut-être encore de ce qu'il y a deux eſpeces de cet animal. J'en croirois la relation des Eſpagnols comme la plus authentique : je l'ai reçue de perſonnes dignes de créance, qui aſſuroient avoir vu pluſieurs fois le tigre d'eau. On le trouve toujours ſur les bords de la riviere, couché ſur le ſable de ſa grève, d'où il s'élance dans l'eau dès qu'il entend le moindre bruit.

Cet animal fait une grande deſtruction des beſtiaux qui traverſent le Parana ; car on en fait traverſer un grand nombre chaque année, & il eſt rare qu'il n'en ſaiſiſſe pas alors quelques-uns. Lorſqu'il a une fois ſaiſi ſa proie, elle diſparoît pour toujours ; mais bientôt on en apperçoit les poumons & les entrailles flottans ſur l'eau.

Il vit dans les endroits les plus profonds du lit du fleuve, & ſur-tout dans

les tournans d'eau produits par le choc des courans des deux rivieres ; il dort dans les profondes cavernes qui ſont près des bords.

CHAPITRE XI.

Des ports qui ſe trouvent dans Rio de la Plata.

Les ports de cette riviere, tels qu'ils puiſſent recevoir des navires, ſont Buenos-Aires, la colonie du St. Sacrement, la baie de Barragan, le port de Monte-Video, & le port de Madonaldo. Il y en a pluſieurs autres encore propres pour des vaiſſeaux petits & légers, & principalement à l'embouchure des rivieres qui s'y rendent.

Buenos-Aires, pour parler rigoureuſe-

ment, n'a point de port ; ce n'eſt qu'une riviere ouverte, expoſée à tous les vents, où le peu de profondeur de ſes bords oblige les vaiſſeaux à jeter l'ancre à trois lieues de la terre. Les vents s'y font ſentir avec violence, ſur-tout celui du ſud ; & les vaiſſeaux, pour cette raiſon, ſont ordinairement pourvus de cables & d'ancres très-forts pour cette place.

Le port de la colonie du St. Sacrement eſt un peu meilleur, parce que l'isle de St. Gabriel le défend contre les vents, & que ſes côtes plus élevées permettent aux vaiſſeaux de jeter l'ancre près du rivage ; malgré ces avantages, il eſt encore trop ouvert, trop expoſé aux vents, trop ſemé de rocs & de bas-fonds pour être ſans danger ; pour y entrer & s'y fixer avec ſûreté, il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un pilote du pays.

La baie de Barrangan ſituée à 12 lieues au ſud-eſt de Buenos-Aires, eſt fort étendue, & de plus elle eſt ouverte; le pays eſt bas tout autour d'elle, & un navire peſamment chargé n'y peut approcher du rivage plus qu'à deux ou trois lieues. Le ſeul abri qu'il y puiſſe trouver, ſi on peut lui donner ce nom, ſont quelques bancs de ſable que l'eau recouvre, qui briſent les vagues & leur ôtent la force de nuire; mais en même tems ces bancs ſont des obſtacles pour y entrer comme pour en ſortir; & dans une tempête violente, ils ſont une foible ſûreté; les cables peuvent ſe rompre & le vaiſſeau être jeté ſur eux.

Monte-Video eſt le meilleur, & peut être même appellé le ſeul port de ce fleuve. Les Eſpagnols paroiſſent connoître toute l'importance de cette place, & ont pris des ſoins, des peines extraordinaires pour le

fortifier: ce lieu eſt beaucoup plus difficile à emporter que Buenos-Aires.

L'entrée du port eſt étroite & formée par deux longues langues de terre: ſur celle qui eſt au couchant s'éleve une montagne qui peut être apperçue à la diſtance de 12 & même de 16 lieues, & c'eſt de là que la ville a pris ſon nom. Il eſt dangereux de faire voile en ſuivant de trop près la côte occidentale, parce qu'il y a autour d'elle pluſieurs rocs que l'eau cache. L'entrée orientale eſt plus profonde & plus ſûre. Au-delà de la pointe oueſt, il y a une batterie quarrée, bâtie au bord de l'eau. Lorſque je l'ai vue, elle n'étoit élevée qu'en pierres liées avec de la terre glaiſe; mais depuis, je crois qu'elle a été rebâtie avec de la chaux. La baie a plus d'une lieue & demie dans ſa longueur: ſon intérieur eſt preſque circulaire. Dans la par-

tie orientale de ſon enceinte, il y a une petite isle où l'on trouve une multitude de lapins : cette isle eſt appellée en eſpagnol *la isla de los Conejos*. Le pays qui environne le port eſt ſi élevé, qu'aucun vent, qu'aucune tempête ne peut atteindre les bâtimens qu'il renferme ; & lors même que la riviere eſt écumante d'agitation, l'eau y eſt auſſi tranquille, auſſi calme que dans un marais : ſa profondeur eſt ſuffiſante pour les vaiſſeaux du premier rang. J'y en ai vu un qui avoit autrefois appartenu aux Etats de Hollande, & qui appartenoit alors au Marquis di Caſa Madrid. Le fond de cette baie eſt d'une terre graſſe & douce.

Derriere la batterie eſt la petite ville de Monte-Video, laquelle occupe toute cette partie du promontoire qui forme la partie orientale de la baie ; les fortifications ſont

au nord. Ce ſont des ouvrages réguliers, élevés ſelon les régles modernes de l'architecture militaire ; ils conſiſtent en une ligne tirée de la mer d'un côté à la mer de l'autre, ou du fond de la baie à la riviere, renfermant tout le promontoire : dans le milieu de cette ligne s'éleve un boulevard ou baſtion bien pourvu d'artillerie ; il fait face au continent. Un fort aſſez bien conſtruit la défend encore ; il a des barraques ou cazemattes pour les ſoldats ; elles ſont à l'épreuve de la bombe. Vers la ville on s'eſt borné à creuſer un foſſé qui la défend de deux côtés. Cette place a un Gouverneur ; ſa garniſon eſt de quatre à cinq cents ſoldats de troupes régulieres.

L'autre côté de la baie eſt ſans aucune fortification ; la haute montagne eſt inutile à la ſûreté de ces lieux ; il n'y a point

de ſoldats, point de ſignal ; cependant ſi elle étoit occupée par l'ennemi, elle pourroit devenir bien fatale à la batterie, à la ville, à la garniſon, quoiqu'elle en ſoit éloignée d'environ une lieue & demie.

Le dernier port dont nous avons à donner une notice, eſt celui de Maldonado : c'eſt un port ouvert, à l'entrée ſeptentrionale de Rio de la Plata ; il eſt protégé au ſud-eſt contre les vents par une petite isle qui porte le même nom. Les Eſpagnols ont ici un petit fort où ils tiennent un détachement de ſoldats : je n'en dirai pas davantage ſur ce port, parce que je ne l'ai jamais vu.

Le pays au nord du fleuve de la Plata eſt fort inégal ; il eſt ſemé de collines élevées, coupé par des chaînes de montagnes, arroſé par un grand nombre de torrens & de rivieres, dont quelques-unes

ſont conſidérables. Les plus grandes ſont celles de Sainte Lucie, de l'Uraguaigh & le Rio Negro qui tombe dans l'Uraguaigh à environ dix lieues de ſon embouchure. Ces contrées ſont fertiles, & produiſent toutes ſortes de grains lorſqu'elles ſont cultivées comme elles doivent l'être ; elles ſont encore riches en bon bois de conſtruction. Les rivieres & les ruiſſeaux n'y roulent que des eaux douces & pures. On y voit un grand nombre de fermes ou métairies diſperſées qui appartiennent à des Eſpagnols ; mais le pays ſitué au nord de Montevideo, eſt poſſédé par un peuple nommé *Minuaris* qui n'a point encore embraſſé le Chriſtianiſme.

Les Charonas & les Garoes étoient deux tribus de cette nation ; autrefois nombreuſes & puiſſantes, elles ont été entiérement détruites par les Eſpagnols. C'eſt

dans leur territoire qu'on voyoit les troupeaux les plus nombreux d'animaux sauvages & domestiques ; & l'on a remarqué qu'ils viennent plus beaux, qu'ils y prospérent davantage que dans les contrées au midi du fleuve. On y voit encore un grand nombre de brebis & de bœufs ; mais il y a peu de chevaux. La contrayerva croît très-abondamment dans le voisinage de Montevideo, dont le sol est propre pour toutes les productions de l'Europe.

Le territoire Espagnol est borné au nord par le Rio Grande, qui le sépare des établissemens Portugais dans le Brésil.

CHAPITRE XII.

Continuation de la deſcription du Pays. Contrée au ſud de la Conception. Cap St. Antoine, plaines voiſines.

Au midi de la ville de la Conception, qui eſt placée ſur le bord méridional de Rio de la Plata, au-deſſous de l'endroit où le Saladillo s'y jette, on voit s'élever le Mont des Vivoras, ou des Viperes; on y obſerve deux bois épais, dont l'enceinte eſt preſque circulaire, & à quelque diſtance l'un de l'autre. Environ à quatre lieues de cette montagne, eſt celle connue ſous le nom de *Monte del Tordillo* ou du *Cheval gris*; il eſt tout couvert de forêts plus ou moins étendues, dont chacune eſt ſur une colline environnée d'un vallon : l'eſpece

des arbres eſt la même que celle des bois ſur le Saladillo. Tout ce qui l'environne eſt une campagne unie, baſſe, riche en herbes aquatiques qui s'y élévent fort haut, abondante en armadilles, en cerfs, en chevaux ſauvages, & en une grande eſpece d'oiſeaux que les Eſpagnols ont nommés *autruches*. Dans les bois, on trouve auſſi les animaux qu'on appelle en Amérique, *lions* & *tigres*. Quelques-uns de ces bois s'étendent juſqu'à deux lieues des côtes de la mer qui ſont ici extrêmement baſſes, & ſi remplies de fondrieres qu'on ne peut y pénétrer ; la partie marécageuſe & coupée ayant un mille de largeur, & des creux très-profonds.

Tout l'eſpace qui s'étend du Saladillo aux premieres montagnes, n'eſt arroſé par aucune riviere ; il ne l'eſt pas même par un ruiſſeau : on n'y trouve d'eau que celle qui

qui se rassemble dans les lacs au tems de la saison des pluies ; mais dans les tems de sécheresse, cette eau des lacs se dissipe & disparoît.

A environ quinze ou vingt lieues des bois du Tordillo, vers l'est-sud-est, ou entre l'orient & le midi, est le grand promontoire de St. Antoine qui forme la pointe méridionale de l'embouchure du fleuve de la Plata. Ce promontoire est de forme ronde, & c'est mal-à-propos qu'on la peint dans quelques cartes comme s'avançant en pointe ; il tient à une péninsule derriere laquelle on pénètre, en se dirigeant au couchant du cap : là est un ruisseau ou une espece de lac, dans un sol bas, entrecoupé de marais profonds qui ont communication avec la mer, ou qui semblent recevoir au travers des sables l'eau saumâtre de Rio de la Plata : le fonds y est

principalement de glaiſe, & a de la profondeur : en hiver pluſieurs petits ruiſſeaux viennent s'y réunir, & tous ont un goût ſalé ; en été ils ſont des lacs. Les pâturages ne ſont pas ſi bons, ni l'herbe auſſi haute que celle du Tordillo & du Saladillo : au ſud du promontoire un bras de l'Océan s'avance, forme une baie, & ſe termine à des lacs. J'ignore ſi cette baie pourroit ſervir de port, car elle n'a jamais été ſondée, & tous les vaiſſeaux gouvernent au large du cap St. Antoine, dans la crainte de toucher aux bancs de ſable que les Eſpagnols appellent *Arenas Gordas*, ou bancs épais.

J'ai été autour d'une partie de ces lacs, j'ai paſſé dans les canaux par leſquels ces lacs ſe communiquent entr'eux & avec la baie ; mais je ne l'ai pas fait ſans un grand danger, à cauſe des goufres marécageux

qu'on y rencontre, & ſur-tout encore à cauſe des tigres qui ſont en plus grand nombredans ce lieu, que dans aucun autre de ceux que j'ai parcourus. Sur les bords de ces lacs, il y a des bois épais de vernes & de ſureaux, qui ſont la retraite de ces animaux dont la principale nourriture eſt le poiſſon.

Derriere cette côte, il y a trois rangs de dunes ou collines de ſable. La plus voiſine de la mer eſt la plus haute ; le ſable en eſt mouvant encore & s'agite au gré des vents; à quelque diſtance elle ſemble être une montagne ; celle qui la ſuit eſt moins haute & en eſt éloignée d'un demi mille. La troiſieme plus éloignée de la ſeconde que celle-ci ne l'eſt de la premiere, eſt fort baſſe, fort étroite, & le ſable n'y a que deux pieds de hauteur : le ſol qui ſépare ces chaînes de dunes eſt aride

& nud, aucune eſpece de plante n'y paroît dans toute ſon étendue. Mais au-delà de ces dunes le pays eſt fertile, & la péninſule du cap St. Antoine abonde en chevaux ſauvages, qui, des contrées voiſines, ſe ſont raſſemblées ici & ne s'en éloignent plus, peut-être parce qu'ils ne peuvent retrouver le chemin qui les y a conduit.

De là vient que les chaſſeurs Indiens fréquentent beaucoup cette partie du pays. Ce territoire aſſez peu étendu, eſt appellé par les Eſpagnols le *Rincon de Tuyu*, ou le *Recoin de Tuyu*, parce que la contrée qui lui eſt adjacente & s'étend à quarante lieues vers le nord-oueſt, a le nom de *Tuyu*. Ce dernier nom, dans la langue des habitans naturels, ſignifie fange ou terre glaiſe; telle eſt en effet la nature du ſol de ce pays, & de celui qui s'étend à dix lieues de là juſqu'au pied des premieres montagnes.

Les rangées de colline de ſable dont nous avons parlé, régnent le long, mais à quelque diſtance de la mer, juſqu'à trois lieues dans l'intérieur du terrein qui forme le cap Lobos, ayant à leur couchant un ſol bas, des marais profonds de deux lieues de large, qui ſuivent la côte juſqu'auprès des campagnes élevées de Tuyu, dont on trouve le commencement à peu de diſtance des bois du Tordillo. Dans cette contrée de Tuyu, il y a un grand nombre de petites collines, dirigées du levant au couchant, à environ deux ou trois lieues l'une de l'autre. Ordinairement elles ſont deux à deux, oppoſées l'une à l'autre, ayant à leurs pieds un lac d'une, deux & quelquefois trois milles en longueur: les plus remarquables de ces lacs ſont le Bravo, le Palantalen, le Lobos & le Cerillos. Ces collines forment en général de hauts

bancs de ſable vis-à-vis des lacs, qui ſans recevoir de rivieres, de ruiſſeaux, ni de ſources, manquent rarement d'eau, excepté dans les tems d'une ſéchereſſe extraordinaire.

Les Eſpagnols donnent à tous en commun le nom de Cerillos, ou petites collines; on en trouve quelques-unes de l'autre côté du Saladillo.

Cette contrée, dans une partie de l'année, fourmille d'un nombre incroyable de chevaux ſauvages, & c'eſt la raiſon qui détermine les Tehuelhets, les Chechehets, & quelquefois toutes les tribus des Puelches & des Moluches, à s'y aſſembler pour faire des amas de proviſions. Ils diſperſent leurs petites habitations errantes ſur les collines dont nous venons de parler, & chaſſent tous les jours juſqu'à ce qu'ils ayent fait des proviſions ſuffiſantes;

alors chacun s'en retourne dans le lieu qu'il habite.

Près de la côte de la mer, & au pied des longues dunes qu'on a décrites ci-deſſus, eſt un grand lac appellé le *Mar Chiquito* ou *petite Mer*. Un eſpace d'environ cinq lieues le ſépare du cap Lobos; il a une longueur d'à-peu-près cinq lieues, il n'en a qu'une de large. Ses eaux ſont ſalées & communiquent avec l'Océan par une riviere qui s'eſt ouvert un paſſage au travers des dunes. Il y a trois ou quatre petites rivieres qui ſortent du côté ſeptentrional des montagnes de Vuulcan & de Tandil, traverſent la plaine du couchant au levant, forment des étangs, des marais entrecoupés de fondrieres, & viennent ſe perdre dans le Mar Chiquito. Les eaux de ces petites rivieres ſont douces, & nourriſſent quelques poiſſons, comme des

bagres & des loutres ; la riviere dans laquelle on trouve les plus grandes eſt celle qui deſcend du mont Tandil & entre dans le lac par ſa partie ſeptentrionale.

Au nord de ces rivieres, le ſol devient beaucoup meilleur ; l'herbe y eſt haute & verdoyante, & continue de l'être juſqu'au pied des montagnes ; mais on n'y trouve point de bois, pas même des arbres diſperſés. Les montagnes que nous avons nommées ne ſont pas d'une grande hauteur, cependant on peut les diſtinguer avec facilité à la diſtance de vingt lieues, parce que les campagnes qui les environnent ſont entiérement unies & plattes.

Ces montagnes ne forment pas une chaîne continue ; mais pluſieurs montagnes différemment ſituées, ou pluſieurs chaînes qui ſont coupées ou ſéparées par des vallées larges, agréables, riches : elles ſem-

blent en interrompre la continuation pour les embellir. Elles commencent à s'élever à environ ſix lieues des côtes de la mer, & s'étendent à quarante lieues au couchant : elles ne commencent point par une pente inſenſible ; elles s'élevent de la plaine preſque perpendiculairement, & ſont couvertes d'une belle herbe juſqu'à quelques toiſes de leur ſommet, où ſont des rocs nuds qui ſemblent former un mur qui le couronne & entoure la montagne, excepté dans une de ſes extrêmités où elle décline graduellement. Le penchant de ces montagnes eſt diviſé en collines & en vallons, au fond deſquels roulent des ruiſſeaux dont les bords ſont couverts d'une verdure riante & de fleurs ; ils viennent enſuite ſe réunir au bas, en formant une petite riviere. Leur ſommet eſt large, étendu, inégal, ſemé de roc, de hauteurs cou-

vertes d'herbes, de creux ſtériles & caverneux, varié d'eſpaces verds & fleuris. On y voit même des ſources qui forment des ruiſſeaux profonds qui coulent entre les ruines des rocs élevés; cà & là, on y découvre des bois qu'y forme une ſorte d'arbre peu élevé, fort épineux, & qui ne peut être utile que pour faire du feu. Ces ſommets variés font une ſurface d'environ deux à trois lieues en largeur: quelquefois elle en a davantage, ſur-tout à l'extrêmité des montagnes, & là où elles s'abaiſſent. Leur pied eſt animé par une multitude de ſources qui forment des chûtes, ſe ſéparent, ſe réuniſſent, & viennent arroſer la grande vallée que les montagnes forment entr'elles. Les ſentiers par leſquels on y monte, ſont en petit nombre & fort étroits. Ils ont été tracés, ils ſont fréquentés par les Indiens qui amenent par-

là des chevaux ſauvages & autres animaux pris dans le pays appellé *Tuyu*, qui entoure une partie de ces monts, & d'où ils ne peuvent être tirés avec facilité qu'en traverſant ces paſſages étroits.

Entre ces montagnes, il y a un eſpace d'environ deux ou trois lieues de large; c'eſt un terrein uni, une plaine qui n'eſt interrompue que par des collines baſſes, & qu'arroſent diverſes petites rivieres qui jailliſſent des ſources au pied des montagnes : ces eaux quelquefois environnent ces monticules arrondis & affaiſſés; quelquefois elles les partagent : ces riantes vallées formées de la réunion de vallons preſque unis, ſont d'une grande richeſſe: leur ſol eſt noir & profond, ſans aucun mêlange d'argile : il eſt couvert d'une herbe haute, épaiſſe & verdoyante; les troupeaux qu'on y éleve s'y engraiſſent dans un court

eſpace de tems. Elles ſont preſque toutes enfermées par les montagnes à une de leurs extrêmités, & par quelques collines élevées qui s'élevent au milieu entre les deux chaînes. Ordinairement elles ſont ouvertes vers leur partie ſeptentrionale, ou entre le nord & le couchant : du haut des collines élevées on jouit de la perſpective la plus agréable, la plus délicieuſe, la plus étendue ſur ces vallées qu'on domine, & d'où les prairies deſcendent en formant un amphithéâtre riant & frais : les monts mêmes qui ornent la vue de deux parts, aident à la rendre plus variée & plus pittoreſque, & contraſtent avec les plaines qui ne paroiſſent avoir aucune limite vers le nord.

Je n'ai point vu de contrée dans le diſtrict de Buenos-Aires, plus ſuſceptible d'améliorations & d'une riche culture que

celle-ci. Le seul inconvénient qu'on pourroit y trouver pour former des établissemens, c'est le défaut de bois propre à bâtir ; mais cet inconvénient pourroit n'exister que pendant quelques années, il seroit facile d'y remédier avec quelque soin pour y établir des bois ; il seroit facile surtout de s'y en procurer assez pour élever des maisons de peu de durée, dont les toits seroient couverts de roseaux, mieux arrangés qu'ils ne le sont là où on en fait usage ; ces maisons pourroient s'y construire ensuite avec plus de solidité & d'élégance.

Les foibles ruisseaux & les torrens qui descendent des montagnes, quelquefois forment des lacs, ou entrent dans ceux que d'autres rivieres forment : il est de ces lacs qui ont plus d'une lieue de long. Il y en a un de figure ovale, qui d'une

montagne dont il baigne le pied, s'étend juſqu'à l'autre, & qui dans les tems d'orages eſt dangereux par ſon agitation. Il y en a un autre encore qu'on nomme le lac de *Cabrillos*, qui du haut des monts offre aux yeux la figure du nombre 7 : celui-ci a la même longueur que celui dont nous venons de parler ; mais il n'a pas la même largeur. Sur ſa ſurface nagent des troupes de canards en grand nombre, d'eſpeces différentes, & de couleurs variées ; quelques-uns ſont auſſi gros que des oies ; & un jour j'y en ai vu une ſi grande multitude, qu'il étoit difficile de voir entr'eux un eſpace d'eau ; ils ſembloient couvrir le lac entier.

D'un côté on voit de jolies collines qui s'élèvent inſenſiblement ſur un rivage uni ; de l'autre ſes bords ſont hauts, rapides & coupés. Une riviere peu profonde s'y

rend des montagnes voiſines ; elle n'a point de lit, de canal où elle ſoit renfermée, & lorſqu'elle s'en dégage, elle inonde les lieux voiſins, où elle coule lentement, forme des marais, arroſe des prairies, & ſe diviſe en petits ruiſſeaux dans l'eſpace d'une lieue entre le lac & les côtes de la mer.

CHAPITRE XIII.

Des montagnes de Vuulcan & de Caſuhati.

LA partie des montagnes que nous venons de parcourir, qui s'étend vers l'orient & le voiſinage de la mer, eſt appellée *Vuulcan* par les Eſpagnols, & probablement par un changement ou une corruption du nom *Vuulcan* ou *Voolcan* que lui donnent les Indiens. Ce mot, dans la langue Moluche, ſignifie une ouverture ; & en effet, ces

montagnes forment une large ouverture vers le midi. Il n'y a point de volcan, quoique le mot Eſpagnol ſemble annoncer qu'il y en ait dans ces contrées. La partie intérieure de ces montagnes eſt appellée *Tandil*, d'une montagne de ce nom qui s'éleve au-deſſus des autres & domine ſur elles; la partie du côté oppoſé de cette chaîne de montagnes vers le couchant, eſt appellée le *Cayru*.

A l'orient du Vuulcan, du côté de la mer, le pays eſt inégal, coupé de hauteurs & de fondrieres pendant un eſpace d'environ 2 lieues: au-delà eſt une vaſte plaine unie arroſée par de petits ruiſſeaux, ſemée de marais. Là ſont quelques forêts épaiſſes & preſque impénétrables; elles varient la plaine, elles couvrent les collines; la plupart ſont formées de l'arbre bas & épineux qui croît ſur les montagnes; il y a beaucoup de

ſureaux:

fureaux : cet arbre y eſt fort touffu & y croît à la hauteur de dix-huit à vingt pieds : ſon fruit eſt à l'extérieur ſemblable à ceux d'Europe ; mais il eſt bon à manger ; ſon goût eſt un acide tempéré par une douceur agréable. Dans d'autres contrées voiſines, comme à Buenos-Aires, à Cordova, ce fruit eſt amer, d'un goût nauſéabond, & l'arbre y demeure petit.

Près des côtes de la mer, à environ trois milles du rivage, eſt un pays qui s'éleve inſenſiblement, & s'étend dans un eſpace de quatre lieues parallélement à l'Océan : ſon ſol eſt d'une fertilité extraordinaire, & couvert de riches pâturages, où des troupeaux de bétail s'engraiſſent promptement.

Près du rivage, dans cette partie du continent, on voit deux petites collines arrondies, appellées les *Cerros de los Lobos*, ou les collines des loups marins. Le rivage lui-

même eſt formé de rochers élevés, de pierres énormes entaſſées. C'eſt là qu'on trouve de grandes troupes de loups & de lions marins, animaux décrits dans le Voyage du Lord Anſon & par d'autres Voyageurs plus récens : ils s'endorment ſur ces rocs, & alaitent leurs petits dans les vaſtes cavernes que le haſard, les vagues ou d'autres cauſes y ont creuſées. Dans les bois on trouve pluſieurs lions ; mais peu de tigres.

Plus bas, vers le midi, du lieu que nous venons de décrire juſqu'à la riviere Rouge, ou la premiere Deſaguadero, les côtes de la mer, pendant un eſpace de pluſieurs lieues, ſont élevées & coupées perpendiculairement : leur hauteur eſt telle qu'il eſt effrayant de s'en approcher ; mais au-delà, la côte s'abaiſſe & ſe change en bancs de ſable aſſez bas. Dans cette étendue, elle eſt coupée par de petits torrens & des ruiſ-

ſeaux qui traverſant la plaine depuis les montagnes que nous avons décrites, viennent ſe rendre dans l'Océan.

Le pays ſitué entre ces montagnes & le Caſuhati, eſt uni & ouvert. Les Indiens franchiſſent ordinairement cet eſpace dans quatre jours, lorſqu'ils voyagent ſans l'embarras de leurs tentes. Les Chechehets qui voyagent vers la riviere Rouge, partent du Vuulcan, d'abord ſuivent la mer d'aſſez près, & paſſent enſuite entre le Caſuhati & l'Océan, à environ quinze lieues à l'orient de cette derniere montagne, & à une plus grande diſtance au couchant de la mer; ils évitent un vaſte déſert de ſable appellé *Huecuvu-Mapu* ou le Pays du Diable, où ils pourroient être enſevelis eux & leurs familles, ſi un vent s'élevoit au moment qu'ils le traverſent.

Le Caſuhati eſt le commencement d'une

grande chaîne de montagnes qui forme une espece de triangle, dont le Casuhati est un des sommets. Un des côtés de ce triangle va d'ici aux Cordelieres du Chili, auxquelles elle se joint; un autre se termine au détroit de Magellan : ces chaînes sont quelquefois interrompues par des vallées, & par d'autres chaînes qui vont du nord au sud, & forment plusieurs sinuosités. La partie qui forme le Casuhati est la plus haute de toutes. Elle est entourée de collines basses, & s'éleve rapidement à une hauteur égale à celle des Cordelieres; c'est-à-dire, à celle des plus hautes montagnes de l'univers. Elle est toujours couverte de neige, & il est bien rare qu'un Indien agile tente le hasard d'arriver à son sommet. C'est de cette haute montagne que toute la partie de la chaîne voisine tire son nom : Casu dans la langue Puel annonce une colline,

une montagne, & Hati ou Hatée désigne la hauteur. Les Moluches lui donnent le nom de *Vuta-Calel*, mot différent, mais qui exprime la même idée ; car il signifie, la grande Masse. Il y a différentes sources, divers ruisseaux qui descendent de cette montagne dans sa partie méridionale ; quelques-uns ont des bords profonds cachés sous les saules qu'ils font prospérer : ces arbres sont utiles aux Indiens pour fermer les enclos où ils rassemblent leur bétail. Après avoir coulé quelque tems au midi, ces ruisseaux se joignent & forment une riviere qui se dirige entre l'orient & le midi, & vient se jeter dans celle de Hueyque Leuvu, ou la petite riviere des Saules, à quelque distance de son embouchure. Les collines qui bordent le pied du Casuhati, après avoir formé une chaîne non interrompue pendant un espace de trois ou

quatre lieues, laiſſent entr'elles une ouverture large d'environ 150 toiſes, où ceux qui font cette route, & ne ſe dirigent pas entre le Caſuhati & la riviere Rouge, ſont obligés de paſſer. Cette ouverture ou défilée, eſt appellée Guamini ou Guaminée, & eſt dominée des deux côtés par des collines eſcarpées. Toute la campagne au pied de ces collines eſt découverte & très-agréable; elle abonde en pâturages. Les enclos naturels formés par les collines & les ruiſſeaux, & les plaines qui ſont au couchant, abondantes en diverſes ſortes de gibier, font que des Indiens de différentes tribus y font à la fois une demeure conſtante quand ils s'accordent, & où le plus foible céde ſa place au plus fort quand la diſſention s'éleve entr'eux.

CHAPITRE XIV.

Du pays des Dihuihets & de Rio de Barancas.

Au couchant de la vaſte contrée du Tuyu, au-deſſous des bois qui ſont près du Caſuhati, entre le couchant & le nord, on trouve le pays des Dihuihets : il a ces bois au ſud, les Taluhets & la juriſdiction de Cordova au nord, les Pehuenches au couchant. La partie de ce pays qui s'étend au levant, eſt ouverte & forme une belle plaine où l'on trouve peu de forêts, peu de bois taillis ; mais en quelques endroits il eſt ſujet à des inondations fréquentes dans le tems des grandes pluies, & lorſque les grands lacs trop remplis font refluer leurs eaux dans les lieux qui les environ-

nent. Quelques-uns de ces lacs étendus qui ſont ſitués au couchant & au midi de cette contrée, produiſent un ſel d'une cryſtalliſation auſſi belle, auſſi pure que celui de St. Lucar. Les Eſpagnols de Buenos-Aires font un voyage à ces lacs toutes les années avec un détachement de ſoldats, qui défend & eux & leurs bagages & leurs beſtiaux, des attaques inopinées des habitans naturels, & reviennent enſuite ſuivis ou précédés de deux ou trois cents charettes chargées de cet ingrédient néceſſaire aux peuples policés.

La diſtance de ces lacs ſalés à Buenos-Aires eſt d'environ cent cinquante lieues. Ces lacs ſont fort grands, en tout ſens, & quelques-uns d'eux ſont entourés de bois qui s'étendent à une grande diſtance: leurs rivages ſont blanchis par le ſel qui les recouvre, & qui n'a beſoin d'autre pré-

paration pour être approprié à notre uſage, que d'être expoſé au ſoleil & ſéché.

Plus loin, vers le couchant, il y a une riviere dont les bords ſont ſi élevés, ſi rapides, que les Eſpagnols lui ont donné le nom de *Rio de las Barancas*, ou Riviere des hauteurs. Les Indiens l'appellent *Hueuque Leuvu*, ou Riviere des Saules, parce que ces arbres en cachent les bords pendant une aſſez grande diſtance. Cette riviere paroît grande, ſi l'on ne voit qu'elle; elle eſt petite, ſi on la compare avec la riviere Rouge, ou la riviere Noire. En général elle eſt baſſe, & il eſt facile de la paſſer à gué; mais quelquefois elle a des crues ſubites & fortes, cauſées par de grandes pluies & des neiges fondues. Cette riviere naît dans la contrée unie & plate ſituée entre les montagnes d'Achala, d'Yacanto, & la premiere Deſaguadero ou riviere Rouge, & ſe forme

de la réunion d'un grand nombre de ruiſſeaux qui deſcendent de ces montagnes : de-là elle prend ſon cours vers le ſud & le ſud-eſt, paſſe à douze ou quatorze lieues à l'orient du Caſuhati, & entre dans l'Océan après avoir reçu quelques foibles rivieres qui deſcendent de cette montagne couverte de neige. Je n'ai point vu ſon embouchure dans l'Océan, & en comparant les relations différentes des Indiens, il m'a paru douteux ſi elle ſe déchargeoit immédiatement dans l'Océan, ou ſi ſes eaux ne venoient s'y perdre qu'après s'être mêlées à celles de la riviere Rouge.

Le pays que laiſſent entr'elles l'Hueyque Leuvu & la riviere Rouge, eſt de même nature que ceux que nous venons de décrire ; mais il eſt encore beaucoup plus abondant en lacs & en marais, & plus entremêlé de forêts.

CHAPITRE XV.

De la riviere Rouge ou premiere Desaguadero, & des pays qu'elle arrose.

La riviere Rouge est un des plus grands fleuves qui arrosent ces contrées. Il se forme d'un grand nombre de ruisseaux qui descendent du penchant occidental des Cordelieres presque jusqu'à la latitude de Chuapa, la ville la plus septentrionale du Chili. De-là elle prend son cours à-peu-près directement du sud au nord, engloutit toutes les petites rivieres qui descendent de cette chaîne de montagnes dont il suit le pied à quelque distance, & les torrens enflés que le soleil y forme en fondant des neiges accumulées. Elle passe à environ dix lieues de St. Jean & de Mendoza; son courant est

alors rapide & ſon lit profond. Près de la derniere de ces villes, il reçoit la grande riviere de Tunuya, & une autre encore qui porte le nom de *riviere de Portillio*; enſuite il vient ſe perdre avec elles dans les lacs de Guanacache.

Ces lacs ſont fameux par le grand nombre de truites qu'on y trouve, & plus encore parce que la riviere Rouge paroît s'y enſevelir; ce vaſte fleuve y diſparoît, ce ſemble pour ne plus renaître, car au-delà de ces lacs on ne voit que des ruiſſeaux & des marais. Mais à quelques lieues de leurs rivages, on la voit ſe former de nouveau d'un nombre infini de petits courans qui ſe réuniſſent; & c'eſt dans ce lieu que les Picunches l'appellent *Huaranca Leuvu*, c'eſt-à-dire, les *Mille Rivieres*, ou de la multitude de petits ruiſſeaux qui viennent la remplir, ou de ſa

grande largeur. Il la conſerve juſqu'à l'Océan ; mais alors il n'a nulle part de la profondeur. Les Pehuenches l'appellent *Cum Leuvu*, ou la Riviere Rouge, de la couleur des terres qui forment ſes bords.

Dans l'hiver, lorſque les campagnes ſont durcies par le gel, les Indiens, les voyageurs traverſent les marais ſans danger ; mais lorſque le printems renaît, que la chaleur du ſoleil ſe fait ſentir, les neiges fondent dans les Cordelieres, & la Deſaguadero s'enfle à un tel degré, qu'elle inonde & couvre les lacs, les marais, les champs voiſins, & les rend inacceſſibles : le fleuve lui-même ne peut être traverſé, excepté par ceux qui ſont d'adroits & expérimentés nageurs, qualités que les Pehuenches & les Picunches n'ont pas.

Ce fleuve dirige ſa courſe au ſud-oueſt, depuis le lieu où les petites rivieres vien-

nent s'y joindre, juſqu'à l'endroit où elle n'eſt plus éloignée de la ſeconde Deſaguadero, ou de la Riviere Noire, que de dix à douze lieues. Alors elle ſe détourne vers l'orient pendant un eſpace de quinze lieues qui la rapproche de la montagne Caſuhati; de là, elle revient au ſud-eſt, & ſon cours ne change plus juſqu'à ſon embouchure dans la mer. Cette emboûchure forme une large baie, où il y a peu de fonds, parce qu'elle y jette ou dépoſe des bancs de ſable & de la vaſe.

Il y a quelque tems qu'un vaiſſeau Eſpagnol ſe perdit à l'embouchure de cette riviere, dans la partie qu'on appelle la *baie Anegada*: l'équipage ſe ſauva dans ſes eſquifs, & faiſant voile ſur la riviere, parvint à la ville de Mendoza. Dans l'année 1734, ou à-peu-près, les mâts & une partie de ce vaiſſeau étoient encore debouts;

ils furent apperçus par les Eſpagnols qui firent une incurſion dans ce pays ſous la conduite de leur Général Don Juan de Samartin, qui m'a dit les avoir vus lui-même. Ce naufrage, & le voyage qui en fut la ſuite, mettent le cours de cette riviere hors de doute.

Les Tehuelhets de la Riviere Noire, & les Huilliches dans leur voyage aux environs du Caſuhati, paſſent ce fleuve dans les deux endroits où nous avons dit qu'il faiſoit un détour & ſe dirigeoit d'abord au levant, puis entre le levant & le midi; il peut avoir là quatre à cinq cents pieds de large; mais il n'y eſt pas aſſez profond pour qn'on ne puiſſe le paſſer à gué, excepté lorſqu'il eſt enflé par les pluies, ou par les neiges fondues. Il eſt alors ſi profond que les femmes, ni les tentes ne peuvent le traverſer; & qu'il ne peut l'ê-

tre que par les hommes qui ſavent nager, & les chevaux qui les précedent. Les Chechehets, dans les voyages qu'ils font entre leur territoire & celui des Eſpagnols, la traverſent aſſez près de ſon embouchure.

Le pays qui eſt ſitué entre cette riviere & celle de Sanquel qui ſe décharge dans la ſeconde de Deſaguadero, eſt rempli de marais & de forêts, où l'on ne trouve que des roſeaux & un bois épineux & dur, qui eſt appellé *Sanquel* dans l'idiome des Pehuenches. Il eſt impénétrable par-tout ailleurs que dans le voiſinage des Cordelieres; la riviere ne peut être franchie que près de ſa ſource qui naît au pied de ces montagnes.

Douze lieues au couchant du Caſuhati, & à environ huit lieues du Guamini, naît la riviere de Hueyque Leuvu, dont nous avons déja parlé. Elle dirige ſon cours au

travers

travers de collines, de vallons, de montagnes rocailleuſes, & d'épaiſſes forêts. On ne peut traverſer ces dernieres que par deux ſentiers étroits qui conduiſent à la riviere Colorado ; l'un va vers le couchant, l'autre incline vers le midi. Ces forêts ſe prolongent dans un eſpace de plus de vingt lieues au-delà du Colorado, en ſe dirigeant au nord ; vers le ſud, elles s'étendent juſqu'à la ſeconde Deſaguadero, mais là elles ſont un peu moins épaiſſes : au couchant elles s'étendent juſqu'à la riviere Sanquel, après laquelle elles s'éclairciſſent toujours davantage.

A environ cinq ou ſix lieues à l'oueſt de la riviere Hueyque, dans le centre d'une forêt, on trouve un grand étang ſalé ; à une diſtance à-peu-près égale, & toujours dans la même direction, il y en a un ſecond. On en trouve deux autres,

l'un au midi, l'autre au nord de ceux-là; ils renferment une grande abondance de sel excellent & pur; les Indiens viennent s'en pourvoir pour la quantité nécessaire aux voyages qu'ils se proposent. On voit encore un fort grand étang salé; mais à peu de distance des côtes de la mer, entre la premiere & la seconde Desaguadero.

De la riviere Hueyque à la premiere Desaguadero, ou Riviere Rouge, on compte quatre à cinq journées de chemin, lorsqu'on marche avec des tentes, & ce chemin lorsqu'on tend vers le midi, se fait au travers de bois épais & bas; ensuite des bords de cette riviere, on se dirige au couchant, laissant les forêts au nord, on arrive aux sinuosités de cette riviere dans cinq ou six jours; nous avons dit plus haut que c'étoit ici que les Indiens la traversoient.

De là, après une longue journée de chemin, on arrive près de la Riviere Noire ou seconde Desaguadero. Cet espace est une campagne raboteuse, & hérissée de bois : il se termine à des collines élevées du haut desquelles on voit la Riviere Noire roulant dans une vallée profonde & large ; des bords du fleuve à l'extrêmité des collines qui ferment la vallée de chaque côté, il y a un espace de deux lieues.

CHAPITRE XVI.

De la Seconde Desaguadero, ou Riviere Noire.

CETTE riviere est la plus grande de toutes celles de la Patagonie, ou Terres Magellaniques ; elle vient verser ses eaux dans l'Océan occidental, & est connue sous

différens noms ; on l'appelle la Seconde Desaguadero, le *Second Drain*, le *Desaguadero de Nahuelhuaupi*, ou le *Drain de Nahuelhuaupi* : les Espagnols l'appellent la *Grande Riviere des Saules* ; quelques tribus Indiennes lui donnent le nom de *Cholehechel* ; les Puelches lui donnent celui de *Leuvu Camo*, ou la *Riviere par Excellense* ; les Huilliches & les Pehuenches celui de *Cusu Leuvu*, *Rio Negro*, ou *Riviere Noire*. C'est proprement du lieu où les deux Desaguadero se rapprochent le plus, que la Seconde prend le nom de *Cholehechel*.

Sa véritable source n'est pas encore bien connue, elle n'est que soupçonnée ; on croit qu'elle sort d'un lieu peu éloigné de celui où naît la riviere Sanquel. Elle est formée d'un grand nombre de ruisseaux & de petites rivieres ; elle se cache d'abord parmi des rocs entassés & brisés, se resserre

dans un canal étroit & profond, jusqu'à ce qu'enfin dégagées des obstacles qui s'opposoient au développement de ses forces, elle se montre dans un lit très-large, profond & rapide, dans une latitude un peu plus élevée que Valdivia, mais sur la pente opposée de la chaîne des Cordelieres. A une petite distance du lieu où elle se montre, elle reçoit les eaux de plusieurs rivieres, dont quelques-unes sont déja grossies par le tribut d'autres torrens; elle se dégage ensuite des Cordelieres, & s'échappe d'abord vers le nord.

Un Cacique d'une des nations qui habitent ses bords, dessina un jour sur ma table seize différentes rivieres qui venoient se joindre à celle-là; il m'en dit les noms; mais n'ayant dans ce moment ni plumes ni encre, je ne pus les noter, & depuis ils se sont échappés de ma mémoire. Il me dit

de plus qu'il ne connoiſſoit aucun lieu dans ce fleuve, même avant qu'il reçut les eaux de pluſieurs rivieres, où ſon lit ne fut large & profond. Il me dit qu'il n'en connoiſſoit point la ſource; mais il aſſuroit qu'il venoit du nord. Cet Indien étoit frere du vieux Cacique Cacapol, il paroiſſoit âgé de ſoixante & dix ans, & avoit paſſé ſa vie ſur les bords de cette riviere.

Parmi celles qui viennent mêler leurs eaux avec les ſiennes, il en eſt une grande, large, profonde, qui ſort d'un grand lac long d'environ douze lieues, & de figure circulaire, on l'appelle *Huechun-Lauquen*, ou *Lac des Frontieres*. Il eſt ſitué à deux journées de chemin de Valdivia, & eſt entretenu par des ruiſſeaux, des ſources, des rivieres qui deſcendent des Cordelieres.

Cette riviere n'eſt pas la ſeule qui ſorte de ce lac; il en ſort quelques autres à l'o-

rient & au midi, qui viennent enſuite ſe réunir au grand fleuve du Deſaguadero ; il en ſort une encore qui prend ſon cours au couchant, qui paroît communiquer avec la mer du Sud, près de Valdivia ; mais je ne puis l'affirmer, je n'ai pas aſſez de connoiſſances certaines ſur ce point.

On rencontre enſuite une autre petite riviere qui vient du nord, qui deſcend de plus haut que le pied des Cordelieres, & traverſe tout le pays du nord-eſt au ſud-eſt. Elle tombe dans la Deſaguadero ou Riviere Noire, à environ quinze lieues au levant de Huichin, dans les terres du Cacique Cagapol. On l'appelle *Pichee-Picuntu-Leuvu*, c'eſt-à-dire la petite Riviere du Nord, pour la diſtinguer du Sanquel qui vient ſe jeter dans le même fleuve, & qui eſt appellée auſſi par les Indiens la *Riviere du Nord*. L'embouchure de la premiere

eſt éloignée de celle de la Sanquel d'environ quatre à cinq jours de marche.

La riviere Sanquel eſt une des plus grandes qui arroſent ces contrées, & peut être regardée comme une autre Deſaguadero ou Drain qui deſcend des ſommets neigeux des Cordelieres. Elle vient de fort loin vers le nord, roule ſes eaux entre des montagnes parmi de profondes coupures & des précipices, & là eſt ſans ceſſe augmentée par une multitude de ruiſſeaux qui s'y rendent. Le premier endroit où elle ſe montre a le nom de *Diamant*, & de-là vient que les Eſpagnols l'appellent *Rio del Diamante*. De gros torrens ſe joignent à elle à une petite diſtance de ſa ſource; ils viennent des Cordelieres, mais de plus loin qu'elle vers le nord. Plus bas, & vers le ſud, la riviere de Lolgen accourt y mêler ſes eaux. Celle-ci eſt une ſi grande

riviere que les deux enſemble ſont également nommées par les Indiens qui habitent les rives du fleuve Noir, la Sanquel Leuvu, ou la Lolgen. La Sanquel eſt alors large & rapide; elle s'accroît encore dans ſon cours en recevant divers ruiſſeaux, diverſes ſources qui viennent des montagnes & traverſent avec elle une contrée humide & plate pendant un eſpace d'environ cent milles, dans un large canal qui ſe dirige du nord au ſud-eſt, juſqu'à ce qu'elle entre dans le Second Deſaguadero par une large & profonde embouchure.

Au confluent de ces deux rivieres, il ſe forme un tournant redoutable; cependant c'eſt dans cet endroit même que les Indiens la traverſent à la nage avec leurs chevaux. Le courant du Sanquel eſt ſur-tout violent dans le tems de ſon accroiſſement. Ses bords ſont couverts de roſeaux & de ſaules fort élevés.

Il entre encore dans le fleuve Noir, mais du côté méridional, deux rivieres de quelque importance : l'une eſt appellée la *Lime Lauvu* par les habitans naturels ; & par les Eſpagnols le Deſaguadero ou le Drain de Nahuelhuaupi ou Nauwalwapi. Les peuples du Chili donnent ce même nom à toute la grande riviere ; mais c'eſt une erreur qui vient de leur ignorance de ſes diverſes branches & de ſa ſource : celle-ci n'eſt qu'une de ſes ſources ou de ſes branches, moins grande encore que le Sanquel, & par conſéquent bien inférieure au fleuve qui la reçoit ; ce fleuve Noir la ſurpaſſe en rapidité & par l'abondance de ſes eaux même, dès l'inſtant qu'il ſe montre au ſortir des Cordelieres.

Cette riviere vient par un canal grand & rapide du lac de Nahuelhuaupi, ſitué au ſud ; elle traverſe diverſes vallées, divers

marais, & continue ſa courſe pendant environ trente lieues, recevant à ſon paſſage de nouvelles eaux qui deſcendent des collines qui dominent ſur elle, & ſe joint au Deſaguadero avant que ce fleuve paſſe à Huechin. Les Américains originaires l'appellent *Lime Lauvu*, parce que les vallées & les marais au travers deſquels elle promene ſes eaux, abondent en cette eſpece d'inſectes qu'on nomme *tiques*, & en *ſangſues*, tous inſectes connus dans la langue des Huilliches ſous le nom de *Limes*, comme le pays l'eſt ſous celui de Lime Mapu, ou la contrée des tiques, & le peuple qui l'habite Lime Che, ou peuple des tiques.

Le lac de Nahuelhuaupi eſt un des plus grands de ceux que forment les eaux qui deſcendent de la chaîne des Cordelieres, & ſi l'on en croit le rapport des miſſionnaires du Chili, il a environ quinze lieues

de long ; ſur un de ſes côtés, aſſez près de ſes bords, eſt une isle baſſe appellée *Nahuelhuaupi*, ou l'isle des Tigres ; car *Nahuel* eſt le nom qu'on donne en Amérique à l'animal qui reſſemble le plus au tigre d'Afrique, & *huaupi* ſignifie une *isle*. Ce lac eſt ſitué dans une grande plaine, environnée de collines, de rocs épars & de montagnes d'où deſcendent les ruiſſeaux, les ſources, les torrens de neiges fondues qui le forment & l'entretiennent. La petite riviere qui s'y rend du ſud, vient du pays de Chonos, ſur le continent qui fait face à l'isle de Chiloé.

La ſeconde riviere digne de quelque attention, qui du midi ſe rend dans le fleuve Noir n'eſt pas grande, & eſt connue des Américains ſous le nom de *Machi-Leuvu*, ou la riviere des Sorciers. Je ne ſais pourquoi on lui donna ce nom,

elle vient du pays des Huilliches, & se perd dans le grand fleuve de Desaguadero, un peu plus bas que la Lime-Leuvu.

Le second Desaguadero prend de-là sa course vers le levant, en décrivant un petit arc de cercle vers le nord lorsqu'il arrive au Cholehechel : c'est alors qu'il n'est plus éloigné du premier Desaguadero que de dix à douze lieues ; il se dirige ensuite vers le sud-est, jusqu'à ce qu'il entre dans l'Océan.

A une petite distance du dernier détour de ce fleuve, il forme une péninsule dont l'isthme est large d'environ trois milles, & la péninsule elle-même, de figure presque circulaire, l'est de près de six lieues. Elle est appellée l'*Enclos des Tehuelhets*, ou *Tehuel-Malal*. Jusqu'à cette péninsule, le fleuve roule ses eaux entre de hautes collines & des montagnes, mais assez éloi-

gnées les unes des autres pour laiſſer entr'elles, en de certains endroits, des plaines larges de deux à trois milles, bordées par ces collines & le fleuve : elles ſont couvertes de riches pâturages & de troupeaux ; jamais on ne les cultive : en d'autres lieux le fleuve ronge le pied des collines & des monts. Les bords en ſont ornés de ſaules épais ; il forme quelques isles çà & là, & parmi elles, il en eſt une qui eſt fort grande : elle fait partie du pays qui appartient au Cacique Cacapol, & c'eſt là que ce chef & ſes vaſſaux mettent en ſureté leurs chevaux contre les courſes & l'ardeur du pillage des Pehuenches.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eut des cataractes dans ce fleuve, ni qu'il fut guéable en aucune partie de ſon cours.

Il eſt fort rapide, & ſes accroiſſemens ſont redoutables lorſque les pluies tombent

ou que les neiges fondent ſur le côté occidental des Cordelieres : il eſt facile de le comprendre , puiſqu'il reçoit les torrens de cette longue chaîne , dans une étendue de plus de neuf degrés de latitude ou de ſept cent vingt milles de long. L'accroiſſement , le hauſſement de la riviere eſt ſi ſoudain , que quoiqu'on le puiſſe entendre à une grande diſtance par le heurtement , le froiſſement de ſes eaux contre les rocs qui les briſent , à peine les femmes Indiennes inquietes & attentives , ont-elles le tems d'abattre leurs tentes & de fuir avec leur bagage ; à peine les hommes ont-ils le tems de raſſembler leurs troupeaux & de s'éloigner avec eux dans les montagnes. Cette inondation cauſe ſouvent de grands déſaſtres ; toutes les vallées qui bordent le fleuve en ſont couvertes , & ce torrent vaſte , impétueux , entraîne dans ſon cours

les tentes, les beſtiaux, les femmes, les enfans, & les engloutit.

L'embouchure du fleuve dans l'Océan Atlantique n'a, je crois, jamais été bien reconnue & viſitée. On l'appelle la *Baie ſans fond*, ou de ſa profondeur, ou de l'abondance des ſables qui l'obſtruent, comme quelques perſonnes le penſent. Je ne puis dire laquelle de ces opinions eſt la vraie; je croirois cependant que c'eſt la premiere. Sans doute qu'un fleuve ſi rapide, dont le cours eſt de plus de trois cents lieues, qui depuis le pied des Cordelieres roule au travers des rocs & des monts, doit charier une grande quantité de ſable; mais il n'eſt pas facile de comprendre comment des eaux ſi agitées par un cours violent pourroient ſe calmer tout-à-coup, & dépoſer tranquillement le ſable dont elles ſont chargées à leur embouchure: un cou-

rant

rant auſſi violent doit entraîner ce ſable beaucoup plus loin.

Les Eſpagnols donnent auſſi à cette baie le nom de St. Matthias, & la placent ſous le 40e degré 42 min. de latitude méridionale, quoique la carte de M. d'Anville la marque à deux degrés plus loin de la ligne. Je ne puis croire qu'il y ait une auſſi grande diſtance entre les embouchures des deux Deſaguadero, & tous les Indiens affirment que ces deux rivieres entrent dans l'Océan à une diſtance peu conſidérable l'une de l'autre; cependant pour ne point riſquer de commettre une grande erreur, je conſeillerois un moyen entre ces extrêmes. Dans une expédition faite en 1746 pour examiner les côtes de l'Océan, les ports, &c. entre la riviere de la Plata & le détroit de Magellan, l'embouchure de cette riviere ne fut point examinée, quoique le capitaine fut preſſé

de le faire; il le négligea lorſqu'il fut dans le voiſinage du lieu où on la place. Ses raiſons pour ne pas ſe livrer à ces recherches furent, que ſes ordres étoient ſeulement de découvrir quelque port où l'on put faire un établiſſement, voiſin, ou peu éloigné de l'embouchure du détroit; qu'il avoit viſité toute la côte depuis le port Gallegos, ſans trouver une place telle qu'on la cherchoit, à cauſe de la ſtérilité du ſol, de la diſette de bois & d'eau, de toutes les néceſſités communes; qu'il avoit fait tout ce qui étoit néceſſaire pour tranquilliſer le roi d'Eſpagne ſur les jalouſies que lui inſpiroient certaines nations de l'Europe, puiſque ſes recherches prouvoient que ce ſeroit l'entrepriſe la plus folle que d'eſſayer de faire un établiſſement dans une contrée aride, où les hommes qu'on y laiſſeroit, périroient bientôt de miſere; que la baie

ſans fond étoit à une trop grande diſtance du cap Horn pour entrer dans les limites de ſes inſtructions ; que ſa proviſion d'eau douce étoit à peine ſuffiſante pour revenir à Rio de la Plata, & qu'il n'étoit pas certain d'en trouver de potable à l'embouchure de la riviere ſur laquelle on vouloit faire des recherches.

Fin de la Partie I.

02890

D787
F193d1
v.1